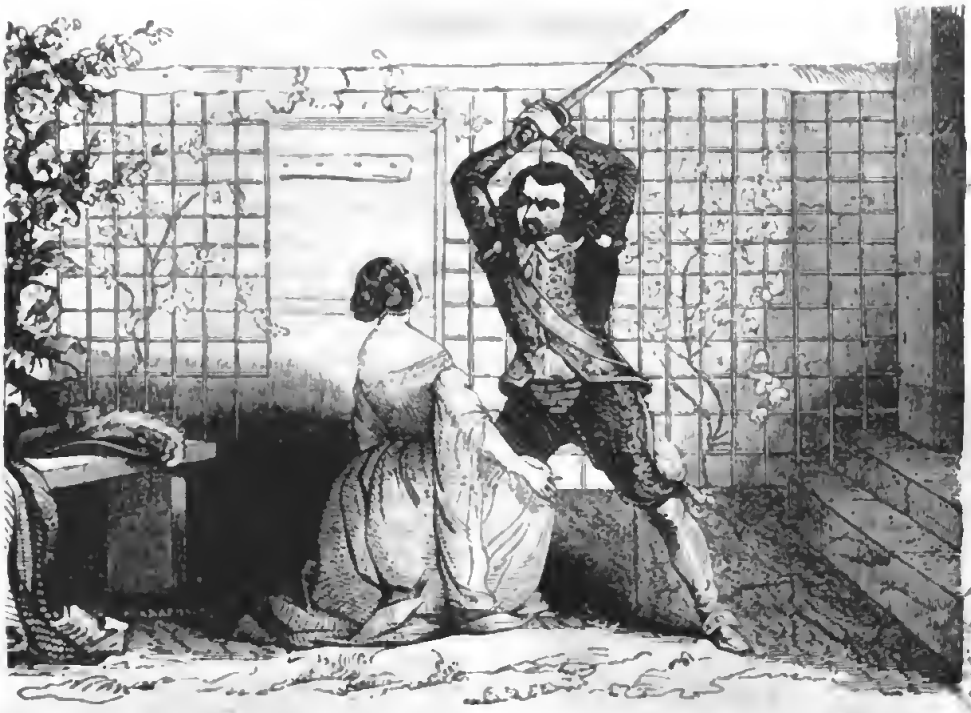

ACTE IV, SCÈNE VI.

PAULA,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Chabot de Bouin et Goulé,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE LE 10 OCTOBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LOPE DEL RIDA.	M. SAINT-ERNEST.	PAULA, femme de Lope.	Mme DAGGEY.
MONTALVAN, son ami, medecin.	M. CHILLY.	INÈS, fille de Lope.	Mlle DAVENAY.
MAURICE DIRKEN.	M. ROBERT.	UN HOTELIER.	M. EUGÈNE.
MANUEL GARCIAS, homme du peuple.	M. H. BROSSAT.	UN ALGUAZIL.	M. LAMEQUIN.
GAÈTAN LINARÈS.	M. A. GRAC.	UN MENDIANT.	M. ALEXANDRE.
QUÉVÉDO, ami de Lope et de Montalvan.	M. MÉNIER.	UN INCONNU.	M. PROSPER.
DON FERNAND, jeune seigneur.	M. A. ALBERT.	UN VALET de Lope.	M. ROGER.
		UN VALET de Montalvan. . . .	M. EDME.
		SEIGNEURS, AMIS de Lope, DAMES, VALETS, etc., etc.	

La scène se passe en Espagne en 1800.

ACTE PREMIER.

Un site pittoresque aux portes de Madrid. Au fond, la campagne; à gauche du spectateur, une grille et des arbres; à la grille, une porte au-dessus de laquelle est écrit : HÔTELLERIE. A droite, une maisonnette; des entrées sur tous les plans derrière la grille et la maisonnette. Sur le premier plan, auprès de la maisonnette, un banc. Çà et là des arbres.

SCENE PREMIERE.

GAÈTAN, L'HOTELIER.

Au lever du rideau, Gaëtan Linarès, le visage couvert d'un large chapeau et enveloppé d'un manteau, entre en scène par l'avenue du fond à gauche, et, après avoir examiné les lieux, va sonner à la grille de gauche; l'hôtelier sort immédiatement de sa maison, ouvre la grille et se présente devant Gaëtan.

L'HOTELIER.

Qu'y a-t-il pour votre service, señor cavalier?

GAÈTAN.

Tu es le maître de cette posada?

76781

L'HOTELIER.

Oui, senor.

GAÉTAN.

Vingt ducats, si tu me la cèdes, à moi seul, toute entière pour le reste du jour.

L'HOTELIER.

Impossible, la place est prise.

GAÉTAN.

Une chambre au moins... les vingt ducats pour une chambre.. la plus petite, la plus retirée de ton hôtellerie.

L'HOTELIER.

Vous jouez de malheur en vérité... tout a été retenu par son excellence le jeune duc d'Alcudis, qui va venir avec ses amis.

GAÉTAN, *à part.*

Et dans une heure... Damnation!...

Il se promène agité.

L'HOTELIER.

Désolé de ne pouvoir vous être agréable... (*A lui-même.*) Le señor cavalier a un rendez-vous d'amour, c'est sûr.

Il rentre et ferme la grille.

SCENE II

GAÉTAN, *puis* MANUEL.

GAÉTAN, *seul.*

Que faire? (*Apercevant la cabane.*) Ah!... (*Il va frapper.*) Celui qui habite cette cabane doit être pauvre, et avec de l'or...

Il frappe de nouveau, la porte s'ouvre, Manuel paraît.

MANUEL, *entrant.*

Que voulez-vous de moi, senor?

GAÉTAN.

Cette maison est à toi?

MANUEL.

J'y suis né.

GAÉTAN.

Peux-tu et veux-tu me l'abandonner pour deux heures?

MANUEL, *le regardant.*

Mais...

GAÉTAN.

Pour deux heures seulement?

MANUEL.

Cela vous rendra donc service?

GAÉTAN.

Un bien grand!

MANUEL.

Alors, volontiers... Justement j'ai affaire à Madrid, et je ne reviendrai que tard dans la soirée. En mon absence, vous pourrez disposer de ma pauvre demeure comme si vous en étiez le maître.

GAÉTAN.

Merci! (*Il lui tend une bourse.*) Tiens, prends.

MANUEL.

De l'or? non pas.

GAÉTAN, *étonné.*

Tu refuses?

MANUEL.

Oui, senor. A quoi bon un salaire pour si peu?... Le service que vous me demandez, je suis heureux de vous le rendre!

GAÉTAN.

Et moi je serais heureux de le récompenser... Et je ne comprends pas...

MANUEL.

Mon refus vous étonne, parce que je ne suis, comme j'en ai l'air, qu'un pauvre homme du peuple.. Mais, voyez vous... je n'y ai pas grand mérite; je peux sans crainte livrer ma demeure au premier passant, je suis bien sûr qu'un voleur ne viendra pas risquer la corde pour une aussi misérable prise... tout ce qui est là-dedans ne vaut pas vingt réaux .. Et puis il y a des jours où je me sens prêt à obliger tout le monde, et aujourd'hui est un de ces jours-là; car aujourd'hui je vais voir, je vais embrasser ma fille, ma Paquita, qui demeure à la villa, chez une grande dame qui l'a recueillie lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant... Si vous êtes père, señor, vous devez me comprendre.

GAÉTAN.

Père?... non.

MANUEL.

Je vous plains, car c'est le plus grand bonheur que le ciel puisse nous donner sur la terre.

GAÉTAN, *avec ironie.*

Le bonheur! Tu y crois donc, toi?

MANUEL.

Oui, quand j'embrasse mon enfant, quand, ses bras passés autour de mon cou, elle me caresse et me sourit... oui, alors j'oublie les longues heures où j'ai été séparé d'elle, j'oublie mes rudes journées de travail, ma misère; je suis heureux, bien heureux!

GAÉTAN.

Tu as un bon et noble cœur.

MANUEL.

Je suis père, señor, voilà tout... Si je perdais ma fille, je serais peut-être méchant et cruel... Mais pardon, tout cela ne doit guère vous intéresser... Je vais partir, je ne vous demande que quelques instans...

GAÉTAN.

Fais. Il faut moi-même que je m'éloigne.

MANUEL, *se ravisant.*

Ah!... Si je n'étais plus ici quand vous reviendrez... (*il lui montre un trou dans la muraille*) voici où je mettrai la clef.

GAÉTAN.

Je m'en souviendrai... Adieu, mon hôte! et à défaut de cet or que tu refuses... (*Il lui tend la main.*) Merci, encore une fois merci!

Manuel rentre dans sa maison; bruit de voix à droite, Gaétan rabat son chapeau sur ses yeux, s'enveloppe de son manteau et s'éloigne par le fond.

SCENE III

QUÉVÉDO, DON FERNAND, JEUNES SEIGNEURS, DAMES.

Ils arrivent joyeusement par l'avenue du fond à droite.

QUÉVÉDO, *continuant une conversation.*

Vive Dieu! pour ma part j'aime mieux cela, et je trouve charmante la surprise que nous gardait ce cher duc d'Alcudia

DON FERNAND.

Nous envoyer ici, à cette posada, où il doit venir nous rejoindre, après nous avoir d'abord invités à souper dans son palais...

QUÉVÉDO.

Vous ne devinez pas? (*A demi-voix.*) Le duc craint la duchesse... il est si ennuyeux pour un mari de recevoir ses amis, des deux sexes, sous les yeux de sa femme!

TOUS, *gaiement.*

Oui, oui, c'est cela.

QUÉVÉDO.

Au lieu de nous plaindre, remercions plutôt notre Amphitryon!... Ici nous serons bien mieux que sous les riches lambris de son palais... ici le plaisir et la gaieté respireront plus à l'aise... ici nous pourrons chanter, rire, boire le vieux Xérès, et parler d'amour en toute liberté!... Là-bas l'on étouffe, ici l'air est pur. Oublions la ville, mes amis!

DON FERNAND.

Toujours poète, mon cher Quévédo!...

QUÉVÉDO.

Toujours fou, mon cher don Fernand!...

DON FERNAND.

A propos. Le duc a aussi invité Lope del Rida, notre ami commun... sera-t-il des nôtres?

QUÉVÉDO.

J'en doute.

DON FERNAND.

Et pourquoi?

QUÉVÉDO.

Parce que, toujours amoureux de sa femme, la belle Paula, cette riche et noble héritière qu'il a jadis si lestement soufflée à un de ses amis, un certain Gaëtan Linarès, plus que jamais il s'en montre jalous... il ne voudra pas la quitter.

DON FERNAND.

Jaloux!... allons donc! nos joyeuses réunions n'ont pas de plus fidèle soutien, il est l'âme de nos fêtes, de nos plaisirs... jaloux! cela ne peut être: il est trop gai pour cela.

QUÉVÉDO.

Gai, heureux, qui ne le serait à sa place? tout lui sourit; un peu parent du premier ministre, chaque jour voit croître sa faveur... époux fortuné, il possède pour femme un ange, car Paula n'est pas seulement belle, toutes les qualités de l'esprit, toutes les vertus du cœur... et c'est cette douce influence qui adoucit le caractère si emporté, si violent de notre ami... ajoutez à tant de bonheur, que le ciel lui a donné une fille, une charmante enfant qu'il adore .. et dont nous serions tous heureux de mériter l'amour... Ah! si celui-là ne rendait pas grâce à sa destinée, il serait bien ingrat.

DON FERNAND.

Espérons que son inséparable, cet original de Montalvan nous l'amènera.

QUÉVÉDO.

Ce cher docteur! il ne quitte pas son ami Lope plus que son ombre.

DON FERNAND.

Leur amitié date, dit-on, de l'école de Salamanque; aussi ne sauraient-ils se passer l'un de l'autre, bien que d'un caractère complètement opposé, et que, différant d'opinions sur tout, ils se querellent sans cesse... Eh mais! n'est-ce pas la voix de Montalvan?

QUÉVÉDO.

Lope est avec lui!

DON FERNAND.

Tenez, que vous disais-je?... ils se disputent.

QUÉVÉDO.

Qui ne les saurait, en effet, aussi étroitement unis, les croirait prêts à se sauter à la gorge.

DON FERNAND.

Les voici, nous allons savoir...

SCENE IV.

LES MÊMES, LOPE DEL RIDA, MONTALVAN.

MONTALVAN, *à Lope, en entrant, et d'un ton animé.*

Je soutiens que mon cousin don Alvar devait cette réparation à son honneur outragé.

LOPE.

Je soutiens, moi, que ton cousin don Alvar, s'est conduit comme un sot, et que tu raisonnes comme il s'est conduit.

MONTALVAN.

Je te remercie.

DON FERNAND.

Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il donc?

LOPE.

Ah!... señor don Fernand, votre serviteur... Bonjour, Quévédo. (*Il donne la main à tous deux, Montalvan l'imite.*) Señoras ..

Il s'incline.

MONTALVAN.

Voyons, Lope, conviens que j'ai raison, et que mon cousin Alvar a bien fait?

LOPE.

Tu as tort, et ton cousin Alvar, je te le répète, s'est niaisement rendu ridicule.

MONTALVAN, *dépité.*

Encore!... Après tout, moi qui n'aurai jamais à redouter un semblable désagrément... attendu que j'ai fait vœu de célibat... je suis bien bon de prendre autant à cœur l'honneur de ces messieurs... mais c'est égal, je ne te reconnais plus... toi si violent... si jaloux même... et d'ordinaire si peu tolérant... toi mari. . je voudrais t'y voir!

LOPE, *tressaillant.*

Le ciel me préserve d'un pareil malheur!... mais s'il m'était réservé, je me souviendrais que je suis père.

DON FERNAND

Expliquez-vous... de quoi s'agit-il?

MONTALVAN.

Je vous prends tous pour juges.

LOPE.

Soit.

MONTALVAN.

Voilà ce que c'est : un mien parent, don Alvar del Montés, vient d'être trompé par sa femme...

DON FERNAND.

Et d'en acquérir la preuve, à ce qu'il paraît.

MONTALVAN.

Ce matin même.

LOPE.

Qu'aurais-tu fait, Quévédo, à la place de ce pauvre mari?

QUÉVÉDO, *hésitant.*

Ce que j'aurais fait...

MONTALVAN.

Une heure après, don Alvar chassait honteusement la coupable de sa maison... et je dis que c'est justice.

LOPE, *se moquant.*

Une heure après aussi, valets et voisins étaient dans la confidence de son accident, et demain tout Madrid s'égayera à ses dépens

MONTALVAN

Alors, selon toi, il aurait dû se taire et pardonner?

LOPE, *vivement et changeant de ton.*

Pardonner!... oh! jamais!... se taire, oui.

MONTALVAN.

Se faire, même en apparence, le complice de son déshonneur, est une lâcheté!

LOPE.

Le proclamer comme l'a fait ton parent, est une sottise, tu le lui diras de ma part... et puis, don Alvar est père de deux enfans à qui il devait de conserver intacte de toute souillure la mémoire de leur mère.

QUÉVÉDO.

Lope a raison.

DON FERNAND.

C'est mon avis.

LOPE, *à Montalvan.*

Tu vois, entêté!

MONTALVAN.

Je vois que don Fernand et Quévédo sont des fous comme toi... mais les autres seront sans doute plus sensés. Voyons, qui pensa comme moi me suive. (*Aux dames.*) Pardon, vous n'en êtes pas, mesdames,...vous êtes trop intéressées dans la question... vous seriez malgré vous juges et parties.

Il passe à l'un des côtés de la scène, la moitié des assistans y passe avec lui; Lope reste de l'autre côté avec l'autre moitié.

DON FERNAND.

Diable, les opinions se partagent.

Lope et Montalvan comptent leurs partisans

LOPE, *à Montalvan, après avoir compté.*

Combien?

MONTALVAN.

Sept.

LOPE.

Comme moi.

MONTALVAN.

C'est ma foi vrai... nous avons raison tous les deux.

LOPE.

Tort tous les deux peut-être.

Ici Manuel sort de chez lui, ferme la porte et pose la clef dans l'endroit indiqué à la scène deuxième.

MONTALVAN.

Un juge de plus, et je suis certain que je l'emportais.

LOPE.

Ou moi.

DON FERNAND.

A table, son excellence vous mettra d'accord.

LOPE, *apercevant Manuel qui va disparaître derrière les arbres.*

Non pas... la question sera vidée séance tenante. (*Appelant.*) Hola! mon ami, par ici, je vous prie.

MONTALVAN.

Quoi, tu voudrais t'adresser à ce rustre, qui me fait l'effet d'avoir le raisonnement aussi lourd que la bourse légère?...

SCENE V

LES MÊMES, MANUEL.

MANUEL, *qui s'est approché.*

Que puis-je pour votre service, seigneur?

LOPE.

Tu peux d'un mot mettre fin au débat qui vient de s'élever entre ce cavalier et moi.

MANUEL, *le regardant.*

Comment?

LOPE.

En nous donnant ton avis sur un fait que je vais te soumettre.

MANUEL, *avec indifférence.*

Volontiers... mais faites vite, je vous prie, car je suis pressé.

LOPE.

Écoute bien... Il s'agit d'un pauvre diable de mari, qui, à l'instant où il y songeait le moins, vient de découvrir qu'il est... ce qu'on appelle honnêtement trompé par sa femme... Que doit-il faire?... ou plutôt, que ferais-tu si tu étais ce mari?

MONTALVAN.

Tu rendrais à la coupable déshonneur pour déshonneur, n'est-ce pas?... tu la chasserais publiquement et en plein jour?

MANUEL, *froidement.*

Non.

LOPE.

Tu comprendrais qu'avant tout tu es père?... que tu ne dois pas enlever à tes enfans innocens la joie d'estimer celle qui leur a donné le jour, et tu garderais le silence?

MANUEL, *de même.*

Non plus.

LOPE, *étonné.*

Que ferais-tu donc?

MONTALVAN.

Voyons, réfléchis et prononce... qui de nous deux a raison?

MANUEL, *les regardant.*

Ni l'un ni l'autre... Si j'étais à la place de ce mari... si j'avais une femme et qu'elle se jouât de moi...

LOPE, *vivement.*

Eh bien?

MANUEL, *avec force.*

Eh bien! je la tuerais, señor!

Les assistans restent interdits.

MONTALVAN.

Nous voilà bien avancés!

LOPE, *examinant Manuel.*

L'accent de cet homme a une énergie...

MANUEL.

Si c'est là tout ce que vous vouliez de moi, señor...

Il va pour s'éloigner.

LOPE, *l'arrêtant.*

Un mot encore... ton nom?

MANUEL.

Manuel Garcias.

LOPE.

Ton état?

MANUEL.

Journalier.

LOPE.

Que gagnes-tu?

MANUEL.

Le pain de chaque jour, quand l'ouvrage ne manque pas.

LOPE.

Eh bien! s'il arrive qu'un jour tu aies trop à te plaindre du sort, Manuel Garcias, entre à Madrid, va droit à la rue de Tolède, et là demande la maison de Lope del Rida, c'est moi... viens frapper à ma porte, elle s'ouvrira devant toi, et tu seras le bien venu.

MANUEL.

Merci, señor... je n'accepte ni ne refuse... mais dans les jours de malheur on doit être bien aise de savoir qu'il y a quelqu'un qui vous attend pour vous dire: Bon courage!... je me souviendrai de vos paroles... merci.

Il salue et s'éloigne.

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* MANUEL; *puis* L'HOTELLIER *et* GAÉTAN.

L'HOTELLIER, *entrant.*

Monseigneur le duc m'envoie vous prévenir de son arrivée... tout est prêt, on n'attend plus que vous.

Une partie des convives entrent dans l'hôtellerie.

MONTALVAN, *à Quévédo et don Fernand.*

Voyez donc, mes amis... voilà Lope resté en admiration devant cet homme.

LOPE, *du fond.*

Je ne m'en défends pas; son maintien, son langage m'ont frappé... il y a, je le parierais, sous cette âpre et rude enveloppe, une âme ardente, un cœur chaud et dévoué... j'aime ces natures-là!

Ici l'on aperçoit Gaëtan, toujours enveloppé de son manteau et un masque noir en visage, qui a l'air de guetter et de chercher; tout-à-coup il disparaît à droite, après avoir fait un mouvement.

QUÉVÉDO.

Quel est ce cavalier masqué?

DON FERNAND.

On dirait que nous lui avons fait peur.

MONTALVAN, *gagnant le fond.*

Un masque au visage, cela ne peut être qu'un amoureux... ou un coupeur de bourses.

LOPE.

Eh! que nous importe?

MONTALVAN, *regardant à droite.*

Ah! il a disparu dans l'avenue... Non, le voici encore... Ah! voyez donc, une dame s'avance... masquée aussi... il l'accoste... Diable! cela devient intéressant!

QUÉVÉDO.

Il lui parle... il a l'air de la supplier.

MONTALVAN.

Bravo! les voilà qui viennent de ce côté!

Ici Gaëtan, marchant à la gauche d'une femme masquée, entre lentement en scène par le fond à droite, et apercevant du monde, tous deux continuent à marcher droit devant eux.

LOPE.

C'est singulier... cette taille, cette tournure...

MONTALVAN, *à mi-voix.*

Connaîtrais-tu cette femme?

LOPE, *à lui-même, et riant.*

En vérité, je croirais presque... ce serait piquant... ce pauvre ami... Oh! non, je me trompe.

MONTALVAN.

Ma foi, bonne chance pour lui!... A table!... (*A Lope.*) Eh bien! qu'as-tu donc?

LOPE, *distrait.*

Moi, rien! (*A lui-même.*) Oh! pardieu! il faut que je sache... je la verrai!

MONTALVAN.

Viens donc!

Il l'entraîne dans l'hôtellerie, Gaëtan et Paula reparaissent et descendent en scène.

SCENE VII.

GAÉTAN, PAULA.

PAULA.

Enfin!... (*Ôtant son masque.*) Nous sommes seuls, monsieur... Me voici à ce rendez-vous que vous m'avez imposé... que voulez-vous de moi? parlez.

GAÉTAN.

Quelques pas encore, señora... il y aurait péril pour tous deux à être découverts... vous, par votre mari, moi, par les limiers de l'inquisition, auxquels je suis signalé et qui sont à ma poursuite... Pour vous, comme pour moi, ce n'est donc pas ici que je puis et dois vous parler. (*Il se dirige vers la cabane de Manuel.*) Veuillez donc me suivre dans cette cabane dont je suis le seul maître pendant deux heures.

PAULA.

Je n'entrerai pas, monsieur... je suis venue jusqu'ici, c'est beaucoup, c'est déjà trop... je n'irai pas plus loin.

GAÉTAN, *lui prenant le bras.*

Mais cependant, señora...

PAULA, *se dégageant.*

Oh! n'essayez pas de m'y contraindre par la force... je vous l'ai dit, j'y suis résolue, je n'irai pas plus loin.

GAÉTAN.

Puisque telle est votre volonté, soit... restons.

PAULA.

Hâtez-vous?... que signifie ce terrible message que j'ai reçu ce matin, et dont les termes sont restés gravés dans ma mémoire : « Un homme tient en ses mains l'honneur de votre mari, le vôtre, celui de votre enfant... Si vous ne vous trouvez pas ce soir, au coucher du soleil, hors des murs de Madrid, du côté de la porte d'Alcantara... si vous montrez cette lettre à votre mari, les mesures de cet homme sont bien prises... demain, le nom que vous portez sera flétri! »

GAÉTAN.

Il l'eût fait, señora!

PAULA, *épouvantée.*

Mais qui donc êtes-vous?

GAÉTAN, *lentement.*

Vous souvenez-vous, señora, de Gaétan Linarès?

PAULA.

Don Gaétan!... oui... un intime ami de mon mari... autrefois...

GAÉTAN, *avec amertume.*

Son ami!... et c'est pour cela sans doute qu'il trahit lâchement sa confiance, qu'il lui enleva le seul bonheur rêvé par lui sur la terre, une jeune fille adorée!... son ami!... et introduit par Gaétan dans la maison du père de celle qu'il aimait, dont il avait l'espoir de faire la compagne de toute sa vie, il ne s'est servi de cette preuve d'amitié que pour devenir traître et infâme; car, moins d'un an après, Gaétan apprenait que cette jeune fille était la femme de Lope del Rida!

PAULA.

Monsieur...

GAÉTAN.

Oui!... et cette jeune fille, c'était vous, señora!

PAULA.

Mais il avait disparu... et depuis ce temps on n'a plus entendu parler de lui.

GAÉTAN.

Oh! sans doute, Gaétan n'était pas là... S'il eût été présent, il eût, l'épée en main, demandé compte au ravisseur de sa félicité volée, de sa confiance trahie; car en partant, il lui avait dit : « Si je reviens, je n'épouserai jamais qu'elle. » Eh bien! señora, Gaétan Linarès, en butte, pour quelques paroles imprudentes, aux fureurs de l'inquisition, Gaétan, condamné, déporté, qui a subi pendant dix-sept années les tortures de l'exil, Gaétan a brisé ses chaînes; au péril de sa vie, il est revenu en Espagne, il est à Madrid!

PAULA.

Grand Dieu!

GAÉTAN.

Durant dix-sept ans, il n'a eu qu'une pensée, la haine!... qu'un désir, la vengeance!... et il revient pour se venger!

PAULA.

Ciel! les jours de mon époux menacés!

GAÉTAN.

Oh! mieux que cela! mieux que cela!.. Gaétan n'en veut plus à sa vie, mais à son honneur... le message de ce matin vous l'a dit

PAULA.

Mais comment?... c'est impossible!... vous m'avez tendu un piége... L'honneur de mon mari est trop haut placé pour que la haine puisse l'atteindre!

GAÉTAN.

Son honneur!... il s'en est dépouillé lui-même!... son honneur!... je vous dis qu'il est entre les mains de Gaétan Linarès... son honneur!... mais Gaétan n'a qu'à dire un mot, et l'on ne croira plus à l'honneur d'un homme qui a commis un faux!

PAULA.

Un faux, dites-vous?... ah! vous mentez!

GAÉTAN.

Non pas, señora, non pas!... une lettre de change faite par lui, signée par la même main du nom de Lope del Rida et de celui de Gaétan Linarès... et cette main est bien celle de votre mari!

PAULA, *avec effroi.*

Il se pourrait!... mais non, non... je vous le répète, vous mentez!... cette lettre de change, elle n'existe pas... Don Gaétan, il n'est plus!

GAÉTAN, *lui présentant un papier.*

Cette lettre de change, la voici! (*Se démasquant.*) Don Gaétan est devant vous!

PAULA, *reculant.*

Don Gaétan!... oui... ces traits... Oh! serait-il donc vrai?... mon Dieu! serait-il donc vrai?

GAÉTAN.

Oui... et c'est pour de l'argent qu'il a commis ce mensonge écrit, plus honteux que le mensonge de la parole... pour une somme de cinq cents ducats qu'il avait perdus au jeu, alors que nous étions en Flandre, compagnons d'armes; moi riche, lui presque pauvre... bien jeunes tous deux... cette somme, je la payai sans qu'il en ait jamais rien su; je continuai même à le traiter en ami, en frère, parce que je me dis que ce n'était que l'erreur d'un moment, et je m'efforçai d'oublier qu'un jour mon ami avait cessé de mériter mon estime... mais il a pris soin de me le rappeler!

PAULA.

Pitié! pitié!

GAÉTAN.

A-t-il eu pitié de moi, lui?... Oh! que ma haine lui est bien acquise!

PAULA, *suppliant.*

Mais cette haine, l'étendrez-vous jusque sur moi, sur ma fille, une pauvre créature innocente qui ne vous a point offensé, elle?... (*S'écriant tout-à-coup.*) Mais que voulez-vous donc, monsieur? que voulez-vous donc?

GAÉTAN, *avec force.*

Ce que je veux?... vous reprendre à lui, qui vous a prise à moi!

PAULA.

Qu'entends-je?

GAÉTAN.

Écoutez-moi, señora... par la révélation que je viens de vous faire, j'ai tué dans votre cœur l'estime que vous aviez pour Lope... j'ai renversé l'autel que vous lui aviez élevé... l'affection ne peut tarder à s'évanouir comme l'estime... et un jour, qui n'est pas loin peut-être, vous comprendrez que cet amour, vous ne le devez plus à celui qui en est indigne, mais à l'homme que vous avez sacrifié, et qui a tant souffert!

PAULA, *avec horreur.*

Oh! jamais!... jamais!

GAÉTAN.

Obligé de fuir et de me cacher quelque temps encore, le crédit d'amis puissans que j'ai retrouvés à Madrid me donne la certitude d'obtenir ma grâce... et quand je serai de retour, señora, il faudra, lorsque je le voudrai, que je puisse vous revoir!... Il faut que vous me promettiez de revenir lorsque je vous appellerai!

PAULA.

Jamais je ne promettrai... Mais vous, qui me menacez, prenez-y garde!... songez que d'un mot, en appelant, je puis vous perdre!

GAÉTAN.

Songez que si vous faites cela, si vous me livrez à mes ennemis, je puis, preuve en main, proclamer devant tous la honte de votre mari!

PAULA.

C'est vrai, mon Dieu! c'est vrai!

GAÉTAN.

Cette promesse de vous revoir, señora, je la veux, je l'exige!... et n'oubliez pas que si vous révéliez à votre époux ce que je viens de vous dire!... s'il vient me forcer à une restitution par un combat, j'aurai placé le soin de ma vengeance en mains sûres, et peu d'instans après celui où je serai tombé sous ses coups, on saura dans Madrid que Lope del Rida a commis un faux!... et alors, toujours la flétrissure pour son nom!... et son nom, c'est le vôtre, c'est celui de votre fille!

PAULA, *défaillant.*

Assez, monsieur, assez... mon époux ne sera pas humilié devant moi, car je l'estime toujours! (*Gaétan fait un signe ironique et négatif.*) Vous l'avez dit vous-même, sa faute n'est que l'erreur de l'âge, d'un moment... mais si je parlais... ce serait pour lui le coup de la mort... il se tuerait!... Oh! je me tairai, j'obéirai!

GAÉTAN.

C'est bien, señora.

PAULA, *à part, indiquant un poignard.*

Mais cette arme ne me quittera pas... et Dieu aidant, elle sera ma sauve-garde!

GAÉTAN.

Vous saurez en quel lieu et quand je vous attendrai... Adieu!

Il salue, remet son masque et s'éloigne; au même moment, Lope entre par la grille et aperçoit Gaétan qui ne le voit pas, et disparaît par le fond. Cris joyeux dans l'hôtellerie; vers le milieu de la scène le jour a commencé à baisser.

SCENE VIII.

PAULA, *sur le banc*, LOPE.

PAULA.

Oh! ce serait affreux!... du courage, mon Dieu! j'ai besoin que vous me donniez de la force et du courage!

LOPE, *un peu échauffé par le vin.*

Diable! voici ce cavalier de tout-à-l'heure qui s'éloigne!... la señora qu'il accompagnait serait-elle partie?... Eh! mais, qu'ai-je donc?... je crois vraiment que je n'ai pas assez épargné le xérès. (*Paula s'enveloppe de sa mante et remet son masque. Lope l'aperçoit.*) Quelqu'un encore!... c'est elle. (*Il joint Paula, qui commence à s'éloigner.*) Holà! bel oiseau de nuit.

PAULA, *à part, avec terreur.*

Cette voix?... mon mari!

LOPE.

Ne craignez-vous pas que l'air du soir ne mouille vos ailes?... Vous ne répondez pas... votre langage doit être bien doux à entendre pourtant. (*Il cherche à voir son visage; elle s'éloigne; il la suit et continue goiement.*) Allons, je serai discret... un mot seulement... (*Elle se tait, vous*

s'échapper; il se place devant elle.) Cruelle!... vous qui avez le cœur tendre, puisque l'amour vous a conduite ici, me refuserez-vous une parole de votre bouche?

PAULA, *tremblante.*

Je me meurs!

Rappelant ses forces, elle veut fuir.

LOPE, *la saisissant par le bras.*

Vive Dieu! je n'en aurai pas le démenti... (*S'animant de plus en plus.*) Cette main est petite et jolie, et je suis sûr qu'elle est aussi blanche que vos yeux doivent être noirs et brillans... Voyons, retirez ce masque jaloux... (*Elle tente de se dégager; il la retient.*) Oh! cette main est à moi, et je n'abandonne pas une conquête... (*Il cherche à lui passer le bras autour de la taille; dans ce mouvement, il lui relève la main, et s'arrête tout-à-coup.*) Ah! ce bracelet!... mon Dieu!...

PAULA, *à part.*

Je suis perdue!

LOPE, *changeant de ton et examinant le bracelet malgré les efforts de Paula.*

Je le reconnais... oh! je veux savoir!... trêve de résistance... elle serait inutile... qui êtes-vous?... ou plutôt je m'en assure!... (*Il lui arrache brusquement son masque.*) Vous ici, madame!... c'était bien vous!... honte et malédiction!

PAULA.

Oh! ne me croyez pas coupable!

LOPE.

Si vous ne l'êtes pas, d'où vient que vous vous cachiez tout-à-l'heure? d'où vient que vous trembliez en ce moment?... Oui, coupable!... oh! je n'en saurais douter... un homme était ici!... vous étiez avec cet homme... vous me trompiez... cet homme est votre amant!...

PAULA.

Ah!

LOPE.

Son nom?... dites-moi son nom, que j'aille le trouver... que je le tue!... Mais vous gardez le silence... il vous est trop cher pour risquer de le perdre... Ah! c'est horrible!... je me croyais aimé, moi qui vous aimais tant!... et vous ne m'aimiez pas!... je vous avais donné mon honneur à garder, et vous foulliez aux pieds mon honneur!

PAULA, *à part.*

Son honneur!...

Elle tombe assise.

LOPE.

Mais, mon Dieu! parlez donc, justifiez-vous... un mot, un mot seulement.

PAULA.

Je ne puis.

LOPE, *à genoux, près d'elle.*

Paula, je viens de faire entendre des paroles que ma bouche n'aurait pas dû prononcer... Paula, je t'en supplie, je t'en conjure, ne me rends pas malheureux au point de ne plus croire ton amour... les apparences te condamnent, mais ta voix sera plus forte que les apparences... oh! dis-moi la vérité?...

PAULA.

Je n'ai jamais cessé de mériter votre estime et votre amour.

LOPE.

Mais enfin?...

Cris joyeux.

PAULA, *à part.*

Si je parle, la honte pour lui... si je me tais, le malheur pour moi...

LOPE.

Encore une fois?

PAULA, *péniblement.*

Je ne puis rien dire.

LOPE, *avec explosion.*

Eh bien! j'ai assez prié, j'ordonne maintenant!... un aveu complet ou une rupture!

PAULA.

Une rupture!

LOPE.

Choisissez!

PAULA, *à part.*

Oh! mon Dieu!... (*Haut.*) J'ai choisi... (*A part.*) Pour moi le malheur!

LOPE.

Votre silence prouve votre infamie!

PAULA, *suppliant.*

Au nom du ciel!...

LOPE.

Pas un mot, si ce n'est pour vous justifier!

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Lope! Lope!

PAULA, *défaillant.*

Cela m'est impossible.

LOPE.

Ainsi donc, je vous l'ai dit, une rupture... devant le monde comme par le passé, car c'est bien assez de l'outrage, je ne veux pas du ridicule; mais entre nous, étrangers désormais l'un à l'autre!.. (*A lui-même.*) Mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour que vous me punissiez ainsi dans ce que j'ai de plus cher?... Ah! si c'est pour cette faute de ma jeunesse que j'ai tant déplorée... votre justice est lente à frapper, mon Dieu! mais elle frappe bien cruellement.

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Lope! Lope!

LOPE, *vivement.*

On vient!... remettez-vous, madame, et que personne ne se doute de rien!

PAULA, *à part.*

Ce matin si heureuse... et ce soir!... Oh! je ne puis trop vous crier : Mon Dieu! donne-moi du courage!

LOPE.

Allons, le sourire aux lèvres, señora.

PAULA.

Par pitié, fuyons!

LOPE.

Vous l'avez voulu, madame... il faut comment cer ici le mensonge de toute notre vie à venir.

La nuit est venue tout-à-fait.

SCENE IX.

LES MÊMES, MONTALVAN, QUÉSEDO, DON FERNAND, JEUNES GENS *et* DAMES, VALETS *portant des torches.*

MONTALVAN, *paraissant.*

Lope! Lope!... où est-il donc?

QUÉVÉDO.

Le voici!

MONTALVAN.

Pourquoi diable nous as-tu quitté? (*Il s'approche et reconnoît Paula.*) Que vois-je? (*Aux autres.*) Sa femme!...

TOUS, *les uns aux autres.*

Sa femme!

MONTALVAN, *s'inclinant.*

Permettez-moi, señora, de me féliciter de votre présence ici, à laquelle j'étais loin de m'attendre, (*Bas à Lope.*) Et toi aussi...

LOPE, *bas à Paula.*

Un peu plus d'assurance! on vous regarde.

DON FERNAND, *aux autres.*

Qu'est-elle venue faire ici?

LOPE, *bas à Montalvan.*

Paula est jalouse; elle voulait me surveiller.

MONTALVAN, *aux autres.*

Elle est jalouse.

QUÉVÉDO, *bas à don Fernand.*

Admirable!... il est impossible de mieux s'entendre... (*Haut.*) Mon cher Lope, nous allons finir la soirée au théâtre du prince... venez-vous?

LOPE.

Veuillez m'en dispenser, je vous prie... j'accompagne ma femme, et je passe ma soirée en famille, avec elle... Si je préfère le bonheur au plaisir, vous ne me garderez pas rancune, j'espère.

DON FERNAND.

A une autre fois!

LOPE, *bas à Paula.*

Dites donc comme moi... (*A part.*) A toi maintenant tout mon amour, ma fille! car je n'ai plus que toi! (*Bas à Paula.*) Désormais étranger l'un à l'autre!... (*Haut.*) Prenez mon bras, ma chère Paula... partons!

Ils s'éloignent.

MONTALVAN, *aux autres.*

C'est le modèle des bons ménages!

TOUS.

Partons!... partons!...

Ils s'éloignent tous éclairés par des torches. Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon d'été au rez-de-chaussée dans la maison de Lope del Rida. Au fond, entrée donnant sur un jardin. A gauche du spectateur, une porte conduisant au cabinet de Lope: plus loin, du même côté, une autre porte menant dans une partie de la maison. A droite, une porte. Ameublement à l'espagnole de la fin du seizième siècle.

SCENE PREMIERE.

LOPE, MAURICE.

Au lever du rideau, Lope est debout, se promenant et se pressant le front avec impatience. Maurice est assis à droite devant une table chargée de papiers, la plume à la main, et prêt à écrire sous la dictée de Lope.

LOPE.

Maudit rapport!... je n'en sortirai jamais... Si cela continue, son excellence pourra bien s'en passer aujourd'hui... Voyons, monsieur mon secrétaire, où en étions-nous?... ah! j'y suis. (*Il réfléchit, puis tout-à-coup.*) Mais je suis bien bon de me creuser ainsi la tête... j'aurai plus tôt fait d'aller consulter les notes qui sont là, dans mon cabinet... Dans un instant je suis à vous, mon cher Maurice.

Il sort par la gauche; au même moment Inès entre par l'autre porte, du même côté.

SCENE II.

MAURICE, INÈS, *puis* LOPE.

MAURICE, *à lui-même, sans voir Inès.*

Son cher Maurice!... Ah! s'il soupçonnait!... Quel prix de tant de bontés dont il m'accable depuis six mois que je suis son secrétaire!... Je frémis à la pensée que bientôt... et cette pensée ne me quitte pas d'une minute... Que deviendrons-nous?... que deviendra-t-elle, mon Dieu?

Pendant cet à-parté, Inès après avoir regardé de tous côtés a été à la porte du cabinet de Lope; elle paraît craindre son retour.

INÈS, *à elle-même, une lettre à la main.*

Encore une lettre de Bruges!... toujours cette même écriture de femme!... Oh! cette fois il faudra qu'il me dise de qui elle lui vient!...

Elle marche vers Maurice.

MAURICE, *se retournant, vivement.*

Inès!... (*La regardant, avec douleur.*) Tou-

jours pâle et triste!... (*Elle lui montre la lettre.*) Une lettre!... donnez.

INÈS.

Non pas... Vous me direz auparavant...

La porte du cabinet de Lope s'ouvre.

MAURICE.

Chut!... Votre père!... Plus tard!...

Inès cache précipitamment la lettre dans son sein, en s'éloignant de Maurice.

LOPE, *rentrant.*

Par san Jago! il fallait que j'eusse perdu la tête... rien n'est plus simple... Ah! c'est toi, chère enfant!... (*Il l'embrasse.*) Tu as bien fait de venir... ta vue me consolera d'un insipide travail. car, tu le sais, quand tu n'es pas là, je suis triste, ennuyé, il me manque quelque chose. Mais regarde-moi donc... Encore cette pâleur que j'ai déjà remarquée!... Qu'as-tu, mon Inès adorée?

INÈS, *troublée.*

Rien, mon père.

LOPE.

Depuis long-temps déjà je te vois inquiète, mélancolique... et cela m'effraie par moment... Oh! si tu souffrais, si tu avais un chagrin, tu me le dirais, n'est-ce pas?

INÈS, *s'efforçant de sourire.*

Je n'ai rien, mon père... je te le jure.

LOPE, *avec tendresse.*

Bien vrai?...

Il l'embrasse de nouveau. Maurice suit tous les mouvemens d'Inès avec anxiété.

MAURICE, *inquiet.*

Señor, quand vous voudrez?...

LOPE, *vivement.*

Pardon, mon cher Maurice... Où en étions-nous?

UNE VOIX, *au dehors.*

Pédro! Martinez!... par ici, par ici.

INÈS, *à part.*

Quelqu'un!... Ah! tant mieux!...

LOPE, *avec humeur.*

Qui vient nous déranger?

INÈS, *qui est allée à la porte du fond.*

C'est notre ami, le docteur Montalvan.

SCENE III.

LES MÊMES, MONTALVAN, UN VALET *chargé de son bagage.*

MONTALVAN, *en habit de voyage.*

C'est moi, c'est moi; ne vous dérangez pas. (*Au Valet.*) Porte cela dans ma chambre, et prépare-moi de quoi m'habiller... va, mon garçon. (*Le Valet sort à droite, Montalvan descend la scène, et successivement il embrasse Inès, et donne la main à Lope et à Maurice.*) Bonjour, mes amis, bonjour. (*A Lope.*) Ta santé?... bonne? la mienne aussi... Et Inès?... un peu pâle... mais ce n'est rien. (*A Maurice.*) Et vous, mon jeune ami?... très-bien?... j'en suis ravi. (*A Lope et à Maurice.*) Ah çà! vous êtes toujours enchantés l'un de l'autre.

MAURICE.

Je ne puis à cet égard, señor, que vous renouveler mes vifs et sincères remerciemens.

LOPE.

C'est un véritable cadeau que tu m'as fait en me donnant M. Maurice pour secrétaire.

MONTALVAN.

J'en étais sûr... j'ai la main heureuse et le coup d'œil juste... Aussi, quand M. Dirken est tombé chez moi un beau matin, il y a de cela six mois, muni d'une lettre d'un de mes bons amis de Bruges qui me le recommandait chaudement, je me suis dit: Cela doit être un brave jeune homme... Et comme cette maison était depuis long-temps devenue la mienne, le jour même mon protégé y était installé.

MAURICE.

Croyez que jamais je n'oublierai...

MONTALVAN, *à Maurice.*

Secrétaire du secrétaire intime, du bras droit d'un premier ministre!... N'est-ce pas que je m'entends à servir les amis de mes amis?... Mais nous ne sommes pas en grand complet ici. (*A Lope.*) Où est donc ta femme?... serait-elle malade?... me voici.

INÈS.

Maman ignore sans doute votre arrivée.

LOPE.

Nous t'avons bien regretté, il y a huit jours... C'était sa fête.

MONTALVAN.

La fête de ta femme?

LOPE, *vivement.*

Eh! non, d'Inès.

INÈS.

Oui, ma fête de naissance... Vous nous avez fait faute.

LOPE, *à Montalvan.*

Comme elle est aimable!

MONTALVAN, *avec intention.*

Mais elle a de qui tenir, car ta femme...

LOPE.

Inès était la reine du bal, mon ami!

MONTALVAN, *même jeu.*

Sa mère devait être bien heureuse!

LOPE.

Et moi donc!

MONTALVAN, *à part.*

Aurais-je deviné juste?... pauvre Paula! (*Bas à Lope, indiquant Inès.*) Dis donc... et le mariage?

LOPE, *de même.*

A peu près décidé... mais c'est un secret encore.

MONTALVAN, *de même.*

J'y suis... une surprise.

MAURICE, *à Montalvan.*

Et votre voyage? vous ne nous en parlez pas.

MONTALVAN.

Assez triste... un mois de pénitence bien plus

que de plaisir... un grand mois passé chez ma respectable tante, la supérieure du couvent des Annonciades, près de Valence... Oui, mes amis, j'ai été presque au couvent.

LOPE.

Au couvent!

MONTALVAN.

J'ai dit presque.. je ne demeurais pas avec les sœurs... mais ma moralité bien connue m'avait fait donner pour habitation une petite maison attenante à l'abbaye... et là j'ai eu tout le temps de songer aux erreurs de ce monde... Mais le déjeuner n'est pas loin, je suppose?.. je ne vous ferai pas attendre... le temps de changer de pourpoint, et je vous promets un appétit de voyageur... A bientôt.

Il sort par la droite.

MAURICE, *à part et inquiet.*

Cette lettre qu'elle a refusé de me remettre... si c'était...

SCENE IV.

LOPE, INÈS, MAURICE.

Pendant que Lope reconduit Montalvan, Inès fait signe à Maurice.

LOPE, *revenant.*

Ce cher Montalvan!.. toujours le même... toujours gai, insouciant... Mais à propos... (*Apelant.*) Inès!

INÈS, *se rapprochant vivement.*

Me voici, mon père.

LOPE.

Il faut que le déjeuner se ressente de l'arrivée de notre ami... va veiller à cela... Vous êtes libre, monsieur Maurice... tantôt nous reprendrons notre travail.

Il met en ordre les papiers qui sont sur le bureau, et en consulte quelques-uns; pendant ce temps, Maurice et Inès se sont rapprochés et semblent vouloir se parler, lorsque Paula entre doucement par le fond et les sépare.

INÈS, *reculant.*

Ah! maman... tu m'as fait peur.

LOPE, *toujours occupé.*

Qu'est-ce?

Il regarde.

PAULA, *avec douceur, montrant la porte de gauche.*

Par ici, mon enfant, par ici... on a besoin de toi là-dedans.

MAURICE, *s'inclinant.*

Permettez-moi, señora...

PAULA, *après avoir salué froidement Maurice, embrasse sa fille et répète.*

Ici, va.

Inès confuse obéit; Maurice sort par la droite.

LOPE, *à part, avec humeur.*

Cette froideur envers ce jeune homme!..

Paula descend la scène.

SCENE V.

LOPE, PAULA.

LOPE, *assis.*

Votre arrivée dans ce salon, madame, prouve que vous ne saviez pas m'y trouver.

PAULA, *avec calme.*

Je suis du moins heureuse de vous y rencontrer, car je vous y cherchais.

LOPE, *étonné.*

Ah!... et quel motif si pressant?...

PAULA.

Je venais, monsieur, vous parler de votre secrétaire, de M. Maurice Dirkan.

LOPE, *vaillant.*

Accord d'idées vraiment rare et merveilleux... j'ai justement aussi quelques mots à vous dire à propos de M. Maurice.

PAULA, *continuant.*

Je venais vous représenter encore que ce jeune homme, digne de votre estime et de la mienne, j'aime à le croire, est presque un étranger pour nous: un inconnu sur lequel semble planer un mystère...

LOPE, *l'interrompant.*

Que nous n'avons pas besoin de connaître, que nous devons respecter... Montalvan ne nous a-t-il pas montré la lettre de son ami de Bruges, et cet ami n'écrivait-il pas que M. Maurice appartenait à des parens honorables, qu'il était digne de tout l'intérêt, de toute l'amitié que l'on voudrait avoir pour lui, d'autant plus digne que s'il quittait la Hollande pour venir en Espagne, c'était un grand malheur de famille qui le forçait à s'exiler de sa patrie?.. Cela ne suffisait-il pas?... et s'il a gardé pour lui son secret, devez-vous lui en faire un crime? Le secret du malheur n'est-il pas chose sacrée?... est-ce là ce qui doit vous inspirer de la défiance?

PAULA.

Non, certes!... et cela n'est point ma pensée; mais...

LOPE.

Mais... mais... moi, madame, j'avais à vous dire que j'aime ce jeune homme, que tout le monde ici lui rend justice... tout le monde, excepté vous, qui le traitez avec une froideur, un dédain qu'il ne mérite pas... Ici même, à l'instant, j'en ai vu la preuve... vous voulez que je l'éloigne peut-être?

PAULA.

Je voudrais qu'il s'éloignât de lui-même.

LOPE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

PAULA.

Vous devez vous le rappeler: dès le premier jour, lorsque M. Dirken nous fut présenté par votre ami, j'allais hasarder une observation, vous me fermâtes aussitôt la bouche, et vous, qui, sans

cela, auriez hésité à admettre un jeune homme inconnu dans une maison où il y avait une jeune fille... vous avez accueilli cet inconnu... en effet, cela devait être ainsi.

LOPE.

J'ai trop de franchise pour le nier... mais vous me rendez bien la pareille aujourd'hui... vous, qui ne détestez Maurice, car vous ne le détestez, que parce que je me suis attaché à lui.

PAULA, *avec amertume.*

Une accusation d'injustice, de vous contre moi!

LOPE.

Ah! trêve de récrimination... Dieu merci, le temps en est passé... Ce jeune homme restera ici tant qu'il voudra, parce que je ne veux pas, sous prétexte d'une crainte puérile, faire mentir la vieille hospitalité espagnole..... parce qu'enfin telle est ma volonté... et vous, madame, vous aurez soin de lui montrer, sinon de l'amitié, puisqu'il est dit que la mienne doit lui faire tort de la vôtre, du moins cette bienveillance que commande la plus simple politesse : cela, je l'exige; vous me comprenez?

PAULA.

Je vous comprends... ce jeune homme était seulement de votre goût... je viens de témoigner le désir de le voir quitter cette maison, où sa présence est peu convenable, et il devient votre ami!... cela devait être encore.

LOPE, *ennuyé.*

Des plaintes... Eh! mon Dieu!...

PAULA.

Vous vous trompez, monsieur, je ne me plains pas.

LOPE.

Eh bien! oui, madame, vous l'avez dit : il est mon ami... et je ne veux pas que mon ami soit victime de la mésintelligence qui existe entre nous... c'est bien assez qu'il y ait ici deux êtres qui ne s'entendent pas... qui ne s'entendront jamais... vous et moi... c'est bien assez que je souffre la contrainte et la gêne pour ce qui me regarde... je ne veux pas avoir à souffrir pour ce qui concerne les autres... ce serait à n'y pas tenir.

PAULA.

Votre patience est grande, en effet.

LOPE.

Oui, certes, ma patience est grande!... Ah! croyez-le bien; cent fois depuis six mois j'ai été tenté d'en finir... et si le scandale d'une rupture publique n'eût dû retomber que sur ma tête et sur la vôtre, je l'aurais consommée depuis longtemps... Sans ma fille je l'aurais consommée dès le premier jour... oh! oui, sans ma fille!... mais je vous admire en vérité; rien ne vous touche, rien ne vous émeut... vous restez là, calme et immobile, comme si ce n'était pas à vous que je parle.

PAULA.

Prenez-vous-en à l'habitude qui m'a fait du calme et de l'immobilité une seconde nature... Mais permettez que je me retire.

LOPE, *raillant.*

N'en faites rien, je vous prie... c'est à moi de vous céder la place!

Il rentre dans son cabinet.

SCENE VI.

PAULA, *seule; puis* UN MENDIANT, *et* UN VALET.

Une pareille existence!... O mon Dieu!... ne vaudrait-il pas mieux être morte?... ah!... (*Elle pleure.*) Pauvre folle que j'étais d'espérer qu'il me comprendrait... Allons, puisque sa haine injuste lui ferme les yeux, même sur les dangers que peut courir son enfant, je veillerai seule sur notre trésor! Ah!... que Dieu nous juge!... Dieu qui sait pourquoi j'ai gardé le silence il y a six mois, pourquoi je me tais encore à cette heure!... Une seule fois j'ai senti faiblir mon courage, un invisible besoin de son estime était venu me saisir...Oui, un jour, à bout de mes forces, oubliant le danger que j'allais attirer sur lui, je m'écriais déjà : Je suis innocente!... lorsqu'il me ferma la bouche de cette parole de mépris : Il est trop tard... vous allez mentir, madame!... parole écrasante, parole affreuse!... (*Après une pause.*) Ah! Gaétan Linarès!... (*Nouvelle pause.*) Le temps n'a pu le faire renoncer à un espoir insensé de vengeance... car s'il a été contraint de quitter l'Espagne, si je suis délivrée pour un temps de sa présence... il reviendra... et il ne veut pas que je l'oublie!... il a soin de me faire ressouvenir que toute justification m'est impossible... Depuis qu'il s'est éloigné... plusieurs fois déjà, et sous diverses formes... en différens lieux... un mystérieux envoyé de mon persécuteur, se glissant furtivement jusqu'à moi... et m'apparaissant tout-à-coup...

Ici la porte du fond s'ouvre, un vieux Mendiant est sur le seuil; à sa vue Paula demeure interdite.

LE MENDIANT, *de la porte.*

Senora... pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît...

PAULA, *troublée.*

Cette voix?...

UN VALET, *paraissant au fond.*

Eh bien! ne vous gênez pas... Ah çà! par où donc êtes-vous entré?

LE MENDIANT, *s'adressant de loin à Paula devenue tremblante.*

La charité, señora!...

LE VALET.

Ce n'est pas jour d'aumônes... Voyons, retirez-vous...

PAULA.

Laissez... laissez approcher cet homme.

Pendant que le Mendiant approche, Paula tire de sa bourse une pièce de monnaie qu'elle laisse tomber dans le chapeau qu'il lui présente.

LE MENDIANT.

Dieu vous le rende, señora. (*Puis à mi-voix et lui remettant furtivement un billet.*) De la part de dou Gaétan, mon maître.

PAULA, *qui l'a prie vivement, à elle-même.*

Je ne m'étais pas trompée. (*Puis, s'efforçant de ce maîtriser, et le regard attaché sur la porte du cabinet où est son mari, elle congédie du geste le Mendiant, qui s'éloigne lentement par le fond. Paula ouvrant alors le billet d'une main tremblante, lit à mi-voix.*) «Je suis encore en France, où j'attends » de jour en jour la fin de mon exil... D'ici là, » souvenez-vous que je ne vous rends pas votre » parole; souvenez-vous que la preuve du déshon- » neur de votre époux est toujours en mes mains... » Adieu; bientôt vous me reverrez... bientôt je se- » rai vengé.» (*Moment de silence; puis immobile et résignée.*) Oh! la douleur ne tue pas... elle m'aurait tuée, moi, qui souffre tant! (*Avec transport.*) Non, non, mon Dieu, je vous bénis!... je vous bénis, car vous me donnez du courage pour souffrir... et pour me consoler j'ai mon Inès, j'ai ma fille!

SCENE VII.

PAULA, MONTALVAN, INÈS, MAURICE, LOPE.

Des valets apportent une table toute dressée et sortent aussitôt.

MONTALVAN, *entrant par la gauche, pendant qu'Inès entre par la droite et Maurice par le fond.*

Enfin, vous voilà, ma chère et digne amie!

PAULA.

Je n'ai su que tout-à-l'heure votre arrivée, et quand je suis entrée ici vous veniez de monter chez vous...

MONTALVAN.

On dirait que vous souffrez?... s'il est vrai, parlez... ma science de docteur est toute à votre service...

PAULA.

Je n'ai rien, mon ami, je vous assure.

MONTALVAN, *à part.*

Toujours triste. (*Haut.*) Allons, il ne nous manque plus que mon ami Lope.

LOPE, *sortant de son cabinet.*

Me voici!... Je suis sûr que c'est ce gourmand de Montalvan qui a pressé le déjeuner... (*A sa femme, d'un air gracieux.*) Quelle heureuse idée, ma chère Paula, de nous avoir fait servir aujourd'hui dans ce salon d'été!

PAULA, *froidement.*

C'est Inès qu'il faut en remercier.

LOPE.

N'importe? elle apprend de toi à deviner ce qui peut m'être agréable.

MONTALVAN, *gaiement.*

Dieu me pardonne, mon ami Lope, on croirait que pour le moment il fait froid dans ton ménage... tes galanteries ne sont pas très-bien reçues.

LOPE.

Où vois-tu cela?... Jamais ma femme et moi ne nous sommes mieux entendus... n'est-ce pas, ma chère amie? (*Bas à Paula.*) Nous ne sommes plus seuls, madame, prenez garde.

PAULA.

Vous vous trompez, Montalvan, et mon mari a raison.

MONTALVAN.

Tant mieux, pardieu! (*A part.*) Je le souhaite. (*Haut.*) Mais le déjeuner est servi.

LOPE.

Bonne nouvelle! (*A Paula.*) Veux-tu permettre?

Il lui prend la main et la conduit à un siége; chacun se place; Lope sert; deux valets, qui sont rentrés sur un coup de sonnette, se tiennent à distance.

MONTALVAN, *mangeant.*

C'est délicieux de déjeuner ainsi en famille avec cet air embaumé qui nous vient des jardins et qui double l'appétit... Je me charge de verser à boire.

LOPE.

Il paraît que ton séjour au couvent ne t'a pas ôté le goût des bonnes choses.

MONTALVAN.

Au contraire. (*A Maurice.*) Vous ne mangez pas, mon jeune ami. (*On entend au fond un grand bruit mêlé de voix.*) Quel est ce bruit?

MANUEL, *dans la coulisse.*

Le señor del Rida!... Je veux parler au señor del Rida!

LOPE.

Cette voix?...

SCENE VIII.

LES MÊMES, MANUEL, *entrant vivement, suivi de valets qui veulent en vain le retenir.*

LOPE.

Eh! c'est mon ami le journalier... mon brave Manuel Garcias!... Qui t'amène?... mais qu'as-tu donc?

PAULA.

Il chancelle!

Manuel se laisse aller sur un siége, où il demeure immobile et le regard fixe.

LOPE, *courant à lui.*

Qu'as-tu?... réponds!

Moment de silence pendant lequel Manuel se presse le front et cherche à rappeler ses souvenirs.

MANUEL, *s'adressant à Lope.*

«S'il arrive qu'un jour tu aies trop à te plaindre du sort, Manuel Garcias, vient frapper à ma porte, elle s'ouvrira devant toi.» Vous m'avez dit cela, señor.

MONTALVAN.

Un dernier verre de Xérès pour me remettre, et je te suis.

LOPE, *à Paula.*

Vous, señora, veillez bien sur mon protégé... Partons!

Il sort avec Montalvan par le fond.

PAULA, *à Manuel.*

Venez!... venez!

Elle sort avec lui par la droite.

SCENE IX.

MAURICE. INÈS.

Après la sortie de Paula, Inès s'est laissée tomber sur un siége, à gauche, comme frappée d'épouvante.

MAURICE, *à droite.*

Oh! pardon! pardon, Inès!

INÈS, *d'une voix faible.*

Ah! Maurice!...

MAURICE, *s'approchant peu à peu.*

Si tu savais les reproches que je m'adresse... si tu savais les remords qui me rongent le cœur!... Oh! ne pleure pas... je suis seul coupable, car c'est moi qui ai causé ta perte, à toi, pure et innocente enfant! (*Avec désespoir.*) Ah! pourquoi ai-je mis les pieds dans cette maison? pourquoi me suis-je trouvé sur ton chemin?... Sans moi, tu serais heureuse encore!

INÈS, *se remettant.*

Ne parlez pas ainsi, mon ami... j'aurai du courage... j'en aurai, parce que vous m'aimez, et que je vous aime!

MAURICE.

Funeste amour, qui m'a conduit au crime!... Ah! il y a une fatalité impitoyable qui me poursuit, et c'est en vain que j'ai tenté de lui résister... Inès, Inès, pardonne-moi!

INÈS.

J'ai dit que je vous aime, et que j'aurai du courage... n'est-ce pas dire que je vous pardonne?

MAURICE.

Oh! j'avais besoin de cette parole pour ne pas me punir de ton malheur, pour ne pas me tuer!... (*Inès fait un mouvement d'effroi.*) Non, non... je vivrai!... ma vie est à toi, rien qu'à toi!... seule tu as le droit d'en disposer... je saurai te consoler, te défendre... Du calme, de la force, mon Inès... je suis là!

INÈS, *se levant.*

Oui, du calme, car ma mère va revenir, et j'ai à vous demander...

Elle tire la lettre de son sein.

MAURICE.

Quoi donc?

INÈS.

Qui vous écrit?

MAURICE, *effrayé à la vue de la suscription, à part.*

Ciel! que lui dire?

INÈS, *étonnée.*

Vous ne répondez pas?... il vous en arrive souvent de semblables de Bruges, et c'est toujours la même écriture... une écriture de femme.

MAURICE.

Oui, ma mère... ma sœur...

INÈS.

Votre mère... votre sœur... vous vous troublez... qu'est-ce que cela veut dire?... (*Maurice se tait.*) Je veux le savoir... j'en ai le droit... Ah! mais pourquoi vous demander, quand je puis moi-même...

Elle va briser le cachet de la lettre.

MAURICE, *la lui prenant vivement.*

Oh! non!

INÈS.

Se pourrait-il?... cette lettre... (*Avec douleur.*) Ah! vous ne m'aimez pas!

MAURICE.

Moi! ne pas t'aimer, Inès!

INÈS.

Alors donnez-moi cette lettre.

MAURICE, *faisant un effort.*

Je ne puis...

INÈS

Encore!... (*Pleurant.*) Ah! je savais bien que vous ne m'aimiez pas!

MAURICE, *d'une voix altérée.*

Vous le voulez... eh bien! Inès... cette lettre, la voici... (*Il la lui remet.*) Maintenant, libre à vous de l'ouvrir... libre à vous de me causer un grand chagrin.

INÈS, *frappée de son accent.*

Un grand chagrin!... (*Elle tourne la lettre dans ses doigts, hésitant à l'ouvrir; puis elle regarde Maurice et s'écrie:*) Des larmes!... oh! je ne veux pas, je ne veux pas!... Tenez, la voilà! la voilà!

MAURICE.

Ah! merci, chère Inès, merci!...

Bruit au dehors, des valets traversent le fond.

SCENE X.

LES MÊMES, PAULA, *puis aussitôt* UN ALGUAZIL *avec ses gens.*

PAULA.

Qu'y a-t-il donc?... (*A la vue de Maurice et d'Inès qui se séparent vivement.*) Encore ensemble!

UN VALET, *entrant.*

Senora, c'est l'alguazil mayor qui demande à visiter la maison.

L'ALGUAZIL, *entrant par le fond.*

Que l'on garde toutes les issues! (*S'avançant.*) Senora, un pénible devoir m'est confié... un homme, un meurtrier s'est réfugié dans cette maison.

PAULA.

Un meurtrier!...

L'ALGUAZIL.

Nous sommes bien instruits... veuillez donc permettre...

PAULA, *se troublant.*

Vous vous trompez... et en l'absence de mon mari, je ne dois pas souffrir...

L'ALGUAZIL.

Livrez-nous donc le coupable.

MAURICE, *vivement.*

L'homme que vous cherchez n'est pas ici... il n'y est pas, je vous le répète... Appelez vos gens, senors, et nous saurons bien défendre...

L'ALGUAZIL.

Des menaces!... je n'en exécuterai pas moins les ordres que j'ai reçus.

SCENE XI.

LES MÊMES, MANUEL, *puis* LOPE *et* MONTALVAN.

MANUEL, *paraissant tout-à-coup.*

C'est inutile; me voici!

MAURICE.

Qu'avez-vous fait?

MANUEL.

Merci, senora, merci de vos bonnes intentions, mais je me croirais un misérable si pour sauver une vie à laquelle je ne tiens plus j'exposais mes bienfaiteurs... (*A l'Alguazil.*) Je suis prêt à vous suivre.

L'ALGUAZIL, *à son monde.*

Qu'on l'emmène!

LOPE, *entrant par le fond.*

Qu'on le laisse!

MONTALVAN.

Oui, victoire! victoire!...

LOPE, *à l'Alguazil.*

Lisez, señor!... c'est l'ordre du ministre... Sous ma responsabilité, cet homme est libre!

TOUS.

Libre!

LOPE.

Allez, allez, señor alguazil!...

L'alguazil et ses gens sortent suivis des valets.

SCENE XII.

LES MÊMES, *excepté* L'ALGUAZIL.

LOPE, *à Manuel.*

Oui, tu es libre, mais à une condition : c'est que tu seras momentanément séparé de ta fille, dont la blessure n'est pas mortelle... Le ministre ne m'a accordé ta grâce qu'à ce prix, et je me suis chargé de l'exécution de ses volontés.

Manuel reste impassible.

MONTALVAN.

Remerciez donc le señor Lope qui, vous sauve de la corde, tout au moins.

INÈS, *avec étonnement.*

Il se tait.

PAULA, *à part.*

Cet homme a donc une âme de fer!

MANUEL.

Vous avez mal fait de me sauver la vie, señor... oui, vous avez mal fait... car cette malheureuse, qui m'a déshonoré, qui a trompé ma tendresse, qui a trahi ma confiance, cette misérable!... un jour ou l'autre, voyez-vous? je la tuerai!... oui, je la tuerai!

Lope devient pensif. Stupéfaction des autres personnages.

PAULA.

Mais elle a été séduite, égarée, et vous êtes son père!

MANUEL.

C'est parce que je suis son père, señora, que je voudrais la voir là, mourante... morte!

PAULA, *à Lope.*

Parlez-lui, mon ami... vous qui êtes père, trouvez des paroles éloquentes pour apaiser sa colère insensée... parlez-lui!

Lope, qui s'est dirigé lentement vers un siége à droite, garde le silence.

MANUEL.

L'amour de nos enfans, c'est notre part de bonheur à nous autres gens du peuple... Morte et maudite soit donc celle qui m'a tout ravi!

INÈS, *à part, et frémissant.*

Maudite!

MAURICE.

Ah! c'est affreux!

PAULA, *à Lope.*

Vous restez muet?

MONTALVAN, *à Maurice.*

A sa place, moi, je le laisserais pendre!

PAULA, *à Manuel.*

Dites qu'un jour vous lui pardonnerez.

MANUEL.

Jamais!... je ne peux plus, je ne veux plus l'aimer!

PAULA.

Vous qui vous montrez inflexible, pensez que Dieu vous voit, que Dieu vous juge...

MANUEL.

Paquita était un ange pour moi... l'ange a failli, je ne crois plus à Dieu.

TOUS, *excepté Lope.*

Ah!

PAULA, *à Lope.*

Parlez-lui donc, parlez-lui donc!

LOPE, *avec force.*

Et que voulez-vous que je lui dise?... (*Mouvement de surprise.*) Quand on a une fille que l'on aime par dessus toutes choses, une fille sur laquelle on a reporté toutes ses affections, tout l'amour que l'on a dans le cœur... une fille dont on a fait son trésor le plus précieux, son joyau le plus brillant, sa gloire la plus pure, et qu'il vient un jour où l'on s'aperçoit que cette gloire n'était que mensonge, que le joyau n'était que du verre... un jour où le père peut se dire:

Digitized by Google

L'ange auquel j'avais foi s'est joué de ma crédulité... quand le père songe aux ruses que la coupable a employées pour l'aveugler, pour l'endormir; quand il se dit : Hier en m'embrassant elle me trompait; ce matin, lorsque je la pressais dans mes bras et qu'elle répondait à mes caresses par ses caresses, à mes baisers par ses baisers, elle cherchait les moyens de me tromper encore... (*se levant tout-à-coup*) oh ! alors, je le dis surmon âme et sur mon bonheur, cette fille-là, un jour ou l'autre... Manuel a raison, on la tue!... je la tuerais, moi !

Mouvement d'effroi parmi les assistans. Inès est défaillante.

PAULA, *à part.*

Cette pâleur... ah !

MANUEL, *à Lope.*

Vous me comprenez, vous !

MONTALVAN, *à Lope.*

Tu t'égares, mon ami... de telles pensées ne sont pas dans ton cœur !

LOPE, *vivement, allant à Inès.*

Oui, je suis un fou... ma fille, mon Inès !... ce n'est pas toi qui tromperas ton père, n'est-ce pas?... car tu le sais, il en mourrait !

Ines s'efforce de sourire.

MAURICE, *à part.*

Malheureuse Inès !

LOPE.

Allons, pardonnez-moi tous... je me suis malgré moi, laissé entraîner... (*A Manuel.*) Quant à toi, tu n'exécuteras pas ta funeste résolution... tu resteras ici, et ta fille s'éloignera.

MANUEL, *avec indifférence.*

Faites de moi ce que vous voudrez.

LOPE, *appelant.*

Holà ! Martinez ! Pédro ! tout le monde !... (*Aux domestiques qui sont accourus.*) A dater de ce jour Manuel Garcias est mon majordome !

Lope occupe le fond avec Montalvan; les valets entourent Manuel; pendant ce temps Paula s'approche d'Inès.

PAULA, *à voix basse.*

N'as-tu rien à me confier, ma fille?...

Pour toute réponse, Inès se jette dans ses bras et se cache le visage dans son sein.

MAURICE, *à part.*

Misérable que je suis !

TABLEAU.

ACTE TROISIEME.

Un petit salon au rez-de-chaussée, chez Inès. A gauche, la porte de la chambre à coucher, deux larges fenêtres donnent sur les jardins. Au fond, la porte d'entrée. Ameublement de l'époque. A droite, un lit de repos; auprès une petite table, et dessus ce qu'il faut pour écrire. A gauche, en avant, une toilette.

SCENE PREMIERE.

INÈS, *puis* PAULA.

Au lever du rideau, Inès, étendue sur le lit de repos, dort d'un sommeil très-agité.

INÈS, *rêvant.*

Maurice... mon père... grâce !

La porte d'entrée s'ouvre doucement; Paula paraît, referme la porte derrière elle, et s'avance avec précaution vers la porte de gauche sans voir Inès.

PAULA, *prêtant l'oreille.*

Je n'entends rien... elle repose encore... n'importe!... (*Elle ouvre la porte, entre, et reparaît aussitôt.*) Personne! (*Tremblante.*) Voilà qui est étrange!... où peut-elle être à cette heure? (*L'apercevant.*) Ah!... ah ! la voici ! (*Baissant la voix.*) Elle dort... Avoir passé la nuit là ! (*L'examinant.*) Mais avant de succomber à la fatigue, elle a donc bien pleuré, la pauvre enfant, que ses yeux sont encore rouges de larmes?... Comme son sommeil est agité... (*Inès balbutie quelques mots; Paula écoute.*) Que dit-elle?

INÈS, *sans se réveiller.*

Cher Maurice !

PAULA.

Maurice !

INÈS.

Mais... mais dis-moi donc que je serai ta femme !...

PAULA.

Ah ! coupable... coupable... (*Moment de silence, pendant lequel Paula, haletante, prête l'oreille; elle ajoute.*) Plus rien... Mais que vois-je?... une lettre commencée... (*Elle la prend d'une main tremblante.*) Je n'ose... j'ai peur ! (*Lisant.*) « Cher Maurice... » (*Elle parcourt quelques lignes.*) Ah ! malheur ! malheur !

INÈS, *encore endormie.*

Il l'a dit... il me tuera !

PAULA, *lentement, et avec effroi.*

Oh ! oui, oui !... et pourtant, n'est-il pas complice de la faute celui qui n'a pas voulu comprendre mes paroles? celui qui me taxait d'injustice, et me faisait un crime de mes terreurs ?

INÈS, *avec effroi, et toujours endormie.*

Maurice !... Maurice !... défends-moi... Mon

père, grâce! grâce! (*Poussant un cri et s'éveillant en sursaut.*) Ah!

PAULA, *faisant un pas vers elle.*

Malheureuse fille!

INÈS, *la reconnaissant.*

Ma mère!... (*Tombant à genoux.*) Ah! pardon, pardon!

PAULA.

Pardon?... Mais tu ne sais donc pas qu'elles sont repoussées de leurs parens et maudites de Dieu, les enfans qui, comme toi, foulent aux pieds leurs devoirs et renient la vertu?

INÈS, *toujours à genoux.*

Oh! rassure-toi, rassure-toi!... Maurice est un honnête homme, il m'épousera!

PAULA, *douloureusement, à part.*

L'épouse n'avait donc pas assez souffert, ô mon Dieu! que vous avez frappé la mère?

INÈS, *suppliante.*

Pardonne-moi! pardonne-moi, et ne me maudis pas!

PAULA, *vivement, et l'attirant à elle.*

Te maudire!... oh! non, jamais, jamais!

INÈS, *avec une joie mêlée de pleurs.*

Quoi! de tendres caresses au lieu de reproches!... des larmes au lieu de malédictions!...

PAULA, *l'étreignant.*

Innocente ou coupable, une mère a toujours de l'amour pour son enfant!

Elles se tiennent embrassées. Moment de silence interrompu par des sanglots.

LOPE *dans le jardin.*

La señora est chez ma fille, dites-vous?... cela suffit.

A la voix de Lope, elles sont restées immobiles de frayeur

INÈS, *s'écriant épouvantée.*

Ah! c'est mon père!

PAULA, *vivement.*

Tais-toi! tais-toi!... il vient ici.

INÈS, *perdant la tête.*

Dans un pareil moment!

PAULA.

C'est moi qu'il cherche!... je cours à sa rencontre. (*Elle s'élance à la porte du fond, qu'elle entr'ouvre.*) Il n'est plus temps!

INÈS, *les mains jointes.*

Mon Dieu! ayez pitié de moi!

PAULA, *éperdue.*

Vite, vite, dans ta chambre... mais par pitié pas un sanglot, pas un soupir... rien qui puisse trahir ta douleur. Le voici. Va! va!

Elle entraîne Inès dans sa chambre, dont elle referme vivement la porte; au même instant, Lope paraît à celle du fond.

SCENE II.

LOPE, PAULA.

LOPE, *brusquement.*

Enfin, vous voilà.

PAULA, *à part.*

Mon Dieu! faites qu'il ne soupçonne rien!...

LOPE.

Pourriez-vous me dire ce que vous faites seule ici pendant que je vous fais chercher par toute la maison?

PAULA, *troublée.*

J'étais venue... (*A part.*) Que lui dire?

LOPE, *la regardant.*

Pourquoi donc êtes-vous si pâle?... vous semblez avoir peine à vous soutenir.

PAULA.

Un de ces malaises auxquels je suis sujette... ne faites pas attention... je me sens déjà mieux.

LOPE.

Où donc est Inès?

PAULA, *hésitant.*

Mais... dans sa chambre...

LOPE.

J'ai à vous entretenir d'une affaire importante... Voudrez-vous bien me sacrifier quelques instans?...

PAULA, *faisant un pas vers la porte.*

Je suis prête à vous suivre dans votre cabinet.

LOPE, *l'arrêtant du geste.*

Cela n'est pas nécessaire.

PAULA, *même jeu.*

Si vous préférez descendre au jardin?

LOPE.

C'est inutile... nous sommes très-bien dans ce salon.

PAULA, *à part, inquiète.*

Ne pouvoir l'éloigner d'ici!...

LOPE, *se dirigeant vers la porte de gauche.*

Le temps seulement d'embrasser ma fille, et je suis à vous...

PAULA, *vivement et l'arrêtant.*

A quoi bon en ce moment?... hâtez-vous plutôt de m'apprendre...

LOPE, *la regardant.*

A quoi bon embrasser ma fille?... vous conviendrez que voilà une singulière question pour une mère.

PAULA.

J'ai voulu dire que la scène d'hier l'ayant vivement impressionnée, elle a passé une mauvaise nuit.

LOPE, *vivement.*

Malade? et vous ne m'en disiez rien!...

PAULA, *se reprenant.*

Un reste d'émotion... un peu de fatigue occasionnée par une nuit d'insomnie, voilà tout...

LOPE, *avec inquiétude.*

Peut-être est-ce plus sérieux que vous ne le pensez; peut-être les soins de Montalvan sont-ils nécessaires?

PAULA.

Nullement, je vous assure... Après cela, si vous doutez, libre à vous d'entrer et d'interrompre son sommeil.

LOPE, *vivement.*

Oh! non, non.

PAULA, *à part.*

Sauvée!

Lope lui indique un fauteuil, en approche un second et s'assied.

LOPE, *continuant.*

Avec cela qu'elle doit être la plus jolie de la fête que je donne aujourd'hui, et qu'on est en train d'improviser.

PAULA.

Une fête?

LOPE.

Dans les jardins... Tous mes gens sont à l'œuvre... Cette lettre arrivée ici y a une heure à peine m'en a fait naître l'idée, et cinquante invitations sont déjà à leurs adresses.

PAULA, *préoccupée.*

Et... le motif de cette réunion?

LOPE.

C'est pour vous en faire part que, ne vous trouvant ni au ssion ni chez vous, je suis venu vous chercher jusqu'ici... Mais vous n'êtes pas à ce que je vous dis?

PAULA, *distraite.*

Pardonnez-moi.

LOPE.

Peut-être alliez-vous trouver étrange l'ignorance où je vous ai laissée de mes projets et de mes espérances... mais j'ai cru devoir ne rien ébruiter, j'ai cru sage de garder le silence jusqu'au jour où j'aurais la certitude de les voir se réaliser... et cette certitude, la voici.

Il indique la lettre qu'il tient.

PAULA, *à part.*

Ne pouvoir aller la rejoindre!

LOPE.

Mais qu'avez-vous donc?... pourquoi êtes-vous ainsi distraite et préoccupée?

PAULA.

Continuez, je vous écoute.

LOPE.

Bref, je marie ma fille.

PAULA, *stupéfaite.*

Vous avez dit?

LOPE.

J'ai dit : Je marie ma fille.

PAULA, *à part.*

O mon Dieu!... (*Haut.*) Quoi... sérieusement? En effet, je trouve étrange que moi, sa mère, vous n'ayez pas daigné m'informer plus tôt... (*A part.*) Mais peut-être a-t-il deviné l'amour de Maurice!... (*Haut.*) Et... le nom de celui que vous lui destinez?

LOPE.

Avant un mois, le fils du corrégidor sera son époux.

PAULA, *anéantie.*

Le fils du corrégidor!...

Une plainte part de la chambre d'Inès. Paula tressaille.

LOPE, *vivement.*

Écoutez.. Une plainte est partie de cette chambre.

PAULA.

Une plainte?.. (*Se levant.*) Je n'ai rien entendu. (*A part.*) S'il entre, elle est perdue.

LOPE.

Quand je vous dis qu'un gémissement est parti de là. Venez, venez, suivez-moi!...

PAULA, *l'arrêtant vivement.*

Arrêtez!...

LOPE.

Cet effroi!... Ah! vous me trompiez sur l'état de ma fille!... Mais je saurai la vérité!...

Il s'élance à la porte de gauche, l'ouvre et plonge ses regards dans la chambre.

PAULA, *à part, et haletante.*

Mon Dieu! qu'allons-nous devenir?...

LOPE, *étonné, et immobile sur le seuil.*

Elle dort... et son sommeil est calme

PAULA, *à part.*

Que dit-il?

LOPE, *de la porte.*

J'avais pourtant bien cru entendre... (*Regardant encore dans la chambre.*) Mais non, si elle souffrait son sommeil serait agité... elle n'aurait pas ainsi le sourire sur les lèvres. (*Il referme doucement la porte et revient en scène.*) Vous aviez raison, ce cri n'était que dans mon imagination... Reprenons notre entretien.

PAULA, *à part.*

Pauvre Inès!... quel courage!...

Ils reprennent place.

LOPE.

Cette lettre du seigneur corrégidor va vous prouver que je ne me berce pas d'un fol espoir. (*Lisant.*) « Mon cher Lope, je vais droit au fait. » Mon fils, don Francesco Rodriguez, se meurt » d'amour pour votre aimable fille. Si l'unique » héritier du premier magistrat de Madrid vous » semble un parti digne d'elle, soyez le médecin » qui doit rendre la raison à un pauvre fou qui, » si vous ne le guérisez au plus vite, finira par » faire tourner aussi la tête à son père. Aujour- » d'hui même, en sortant de l'audience du pre- » mier ministre, j'aurai l'honneur d'aller vous » répéter ma demande de vive voix, en même » temps que je vous présenterai notre malade. »

PAULA, *à part.*

Aujourd'hui!...

LOPE.

Je devais au seigneur Rodriguez une réception digne de son rang, et deux heures me restent à peine pour terminer quelques préparatifs indispensables.

PAULA, *à part.*

Deux heures seulement!...

LOPE, *se levant, et replaçant son fauteuil.*

Une collation sera servie dans le salon de verdure... Je vous charge d'en surveiller les apprêts.

PAULA, *à part.*

Mon Dieu! inspirez-moi!...

LOPE.

Mais voilà encore que vous ne m'écoutez pas... Décidément vous avez l'esprit ailleurs... quelques futilités sans doute... et cela quand il est question de votre fille... de notre enfant!... Ah! je

vous reconnais bien là!... (*Avec ironie.*) Je vous laisse à vos graves pensées.

PAULA, *à part.*

Enfin!...

LOPE, *continuant.*

Et puisque l'indisposition de cette chère enfant ne doit pas avoir de suites, rien ne sera changé à mes préparatifs... Occupez-vous donc de la toilette de la future... ce n'est pas trop exiger de vous, je crois .. faites-la bien belle surtout... Moi, je cours rejoindre mes travailleurs.

Il sort par le fond.

SCENE III.

PAULA, *puis* INÈS *et* UN DOMESTIQUE.

PAULA.

Parti!... Ah! l'on eût dit qu'il avait deviné que sa présence me mettait au supplice!...

Inès, pâle et défaillante, paraît à la porte de gauche; Paula court à elle.

INÈS.

O ma mère! sauve-moi!... sauve-moi!...

PAULA, *avec effusion.*

Oui, oui, je te sauverai! ou, je le jure, je succomberai à la tâche!...

Elle court à une sonnette qu'elle agite violemment.

INÈS, *pleurant.*

La femme de don Francesco!...

PAULA, *revenant à Inès.*

Oh! jamais!... jamais!... Mais on vient! remets-toi... (*La porte du fond s'ouvre, un Domestique paraît; continuant.*) Où est M. Maurice Dirken?

LE DOMESTIQUE.

A quelques pas d'ici.

PAULA, *vivement.*

Qu'il vienne à l'instant, qu'il se hâte!... Allez! courez!... (*Le Domestique s'incline et sort.*) De lui seul, ma fille, dépend maintenant ton salut ou ta perte!

INÈS, *vivement.*

Le voici!

Maurice paraît au fond.

SCENE IV.

MAURICE, PAULA, INÈS.

MAURICE, *saluant.*

Vous m'avez fait appeler, senora, je m'empresse de me rendre à vos ordres... (*A la vue d'Inès en pleurs.*) Mais que vois-je? (*Regardant Paula.*) Et vous, madame, qu'avez-vous donc?

PAULA, *lui saisissant le bras.*

Ce que j'ai, monsieur!... ce que j'ai!

MAURICE, *à part et troublé.*

Inès a parlé.

PAULA, *continuant.*

J'ai que ma fille vient d'être ce matin même demandée en mariage par don Francesco Rodriguez!

MAURICE.

Qu'entends-je?

PAULA.

J'ai que dans deux heures mon époux sera accepté pour gendre le fils du corrégidor!... comprenez-vous?

MAURICE, *altéré.*

Ah!

PAULA.

Comprenez-vous aussi qu'avant ce temps écoulé il faut que vous, monsieur, vous ayez demandé la main d'Inès à son père, et qu'il faut que vous l'ayez obtenue?

MAURICE, *immobile.*

Mon Dieu!...

PAULA.

Allons, remettez-vous, monsieur... ce mariage vous savez bien qu'il ne se fera pas, qu'il ne peut pas se faire... vous savez bien que c'est vous, vous seul qu'elle peut, qu'elle doit épouser!... (*Le considérant avec étonnement.*) Ce morne silence... Mais vous ne m'avez donc pas entendus, monsieur?... faut-il vous répéter que dans deux heures mon époux aura donné sa parole... et qu'alors mon enfant n'aura plus qu'à se tuer!

MAURICE, *pleurant.*

Oh! malheureux que je suis

PAULA, *avec l'impatience du désespoir.*

Mais ce ne sont pas des larmes que je vous demande! c'est de m'aider à sauver ma fille, entendez-vous?... ma fille, que vous avez perdue!... Mais le temps s'écoule avec une effroyable rapidité... par pitié, monsieur, ne perdez pas une minute, courez à l'instant trouver mon époux... qu'il sache que vous aimez Inès, qu'Inès vous aime, avant que votre rival ait mis le pied dans cette maison... Courez! Mais surtout qu'il n'aille pas deviner votre faute, car tous deux la paieriez de la vie peut-être!... Allez, monsieur, il est là... près d'ici... (*Avec étonnement.*) Toujours immobile et muet... Mais êtes-vous donc cloué à cette place?... ou plutôt hésiteriez-vous à être honnête homme, dites, monsieur?... Ah! ce serait abominable, savez-vous?... abominable et lâche! (*Maurice fait un mouvement.*) Oui, lâche! je le répète!

INÈS, *les mains jointes.*

Maurice, je t'en conjure! sauve-moi de ce mariage!

PAULA, *vivement.*

Oh! ne le prie pas, ma fille, ne le prie pas!..

Il y aurait bassesse à toi de descendre à la prière... C'est à moi, pauvre mère, d'en appeler à sa loyauté, à son cœur... c'est à moi de lui crier avec des larmes : Maurice, mon fils, ayez pitié de nous !... c'est à moi de me traîner à ses pieds... Il n'y a pas de honte dans l'abaissement d'une mère qui prie pour son enfant !

MAURICE, *accablé.*

Ah ! madame... et toi, pauvre infortunée... maudissez-moi... maudissez-moi, car je suis un malheureux ! un infâme !... Ce mariage... ce mariage qui comblerait tous mes vœux...

PAULA.

Après ?...

MAURICE, *avec effort.*

Il est impossible !...

PAULA *et* INÈS *ensemble.*

Impossible !...

Moment de silence.

INÈS, *sanglotant.*

Ah !...

PAULA.

Impossible, avez-vous dit ?... (*Balbutiant.*) Et pourquoi donc, monsieur ? pourquoi ?...

MAURICE, *désespéré.*

Oh ! ne me le demandez pas ! ne me le demandez pas !

PAULA.

C'est-à-dire que vous, qui vous êtes cru le droit de nous ravir l'honneur et la vie, vous n'accordez pas à vos victimes celui de vous interroger, de vous forcer à répondre ?... ce droit-là, nous l'avons payé assez cher pourtant !... Mais allons donc, monsieur, parlez !...

MAURICE, *défaillant.*

Vous le voulez...

PAULA.

Oui !

MAURICE.

Eh bien !...

PAULA.

Eh bien ?...

MAURICE, *chancelant.*

Je suis marié !

PAULA *et* INÈS.

Marié !

PAULA, *comme folle.*

Oh ! j'ai mal entendu !... mais non... il a dit marié !

INÈS, *se laissant tomber mourante sur le lit de repos.*

Mon Dieu !... pardonnez-lui...

PAULA, *s'écriant.*

Ah ! vous avez tué ma fille !...

MAURICE.

Inès !... chère Inès !...

PAULA.

Ah ! ne l'approchez pas, monsieur ! ne l'approchez pas !

MAURICE.

Par pitié, señora !...

PAULA, *penchée sur Inès.*

Cette pâleur... ce regard fixe... Inès, mon enfant, parle-moi !...

MAURICE, *à genoux.*

Que j'entende ta voix, dût-elle me maudire !

PAULA, *s'adressant à Maurice, tout en secourant sa fille.*

Marié !... savez-vous que c'est horrible et infâme cela ?... Mais aidez-moi donc à la secourir, monsieur !... vite un flacon... Sur ce meuble...

MAURICE, *vivement.*

Voici !...

PAULA, *même jeu.*

Payer par un crime l'accueil le plus généreux !... Tenez, faites-lui respirer ce mouchoir... Se faire aimer d'une pauvre jeune fille, la perdre de gaieté de cœur !... Ah ! voilà ses joues qui se colorent... les larmes se frayent un passage... Vous me la rendez, mon Dieu, je vous rends grâce.

INÈS, *d'une voix affaiblie.*

O ma mère !...

PAULA, *même jeu.*

Pleure, pleure, mon enfant... les larmes soulagent et consolent... Oh ! remerciez le ciel, mon cœur, remerciez le ciel de ce que je ne suis qu'une femme ; car si j'étais son père, je vous tuerais !... Mais que voulez-vous encore de nous ?... Sortez... mais sortez donc, monsieur ! vous voyez bien que votre vue nous fait mourir ! (*La porte du fond s'ouvre tout-à-coup ; Lope est sur le seuil. Paula ajoute avec effroi.*) Mon mari !

SCENE V.

LES MÊMES, LOPE.

LOPE, *en entrant.*

Le señor corrégidor et son fils viennent d'arriver...

PAULA, *bas à Inès.*

Du sang-froid !

LOPE, *continuant.*

Montalvan me remplace auprès d'eux... Eh bien ! ma fille ?... et cette toilette, s'en occupe-t-on ?

PAULA, *s'efforçant de commander à son trouble.*

Dans un moment.

LOPE, *allant à Inès.*

Ah ! te voilà, mon enfant.

Il l'embrasse au front.

PAULA, *bas à Maurice.*

Restez, je le veux !...

LOPE.

Te ressentirais-tu de ton indisposition? tu es bien pâle encore!... (*Avec un étonnement mêlé d'effroi.*) Mais on dirait que tu as pleuré?...

INÈS, *vivement, et avec embarras.*

Pleuré, moi?... non, mon père, non... je me sens même mieux... beaucoup mieux.

PAULA, *à part.*

Mon Dieu, secourez-nous!

LOPE, *assis près d'Inès.*

Cet événement d'hier t'a donc bien effrayée, mon Inès?... En effet, ce récit de Manuel, cette arrestation... Et moi, qui, ne pouvant taire ma juste indignation contre cette malheureuse, vais couronner l'œuvre en me livrant devant toi à un emportement que je me reproche... (*jetant un coup d'œil sur sa femme*) mais dont je n'ai pas été maître en voyant l'inconduite trouver des défenseurs.

PAULA, *à mi-voix, à Lope.*

Assez!... ne voyez-vous pas...

LOPE, *se levant.*

Mais on vous attend, et si je m'en repose sur vous, señora, Inès ne sera jamais prête... Veuillez sonner sa femme de chambre.

PAULA.

Une fleur, quelques rubans suffiront... et si vous le permettez, je vais la parer moi-même.

INÈS, *vivement.*

Oui, je préfère les soins de ma mère...

LOPE.

Soit, mon enfant... (*A Paula.*) Mais hâtez-vous, de grâce. (*Il fait traverser Inès jusqu'à la toilette; elle a peine à se soutenir. Lope continue en allant ouvrir la fenêtre de droite.*) Pour une fête ordonnée et exécutée en quelques heures... que dites-vous de ce coup d'œil, monsieur Maurice?

MAURICE, *sans regarder à peine, et tout occupé d'Inès.*

Recevez mon compliment...

INÈS, *bas à Paula.*

O ma mère!... je n'aurai jamais la force...

PAULA, *bas.*

Prends garde, ton père est là...

MAURICE, *à part.*

L'infortunée va se trahir...

LOPE, *à la fenêtre.*

Et la cabane de mon jardinier, dites, est-elle galamment décorée?

MAURICE, *toujours occupé d'Inès.*

Elle n'est, en effet, pas reconnaissable.

LOPE, *à l'extérieur.*

Martinez!... pas là... bien!..

Il quitte la fenêtre.

PAULA, *bas à Inès*

Il vient à nous!

LOPE.

Eh bien! mon Inès, comment te trouves-tu?

PAULA, *s'avançant vivement entre Lope et Inès.*

Cette résilia vous semble-t-elle de bon goût?

LOPE.

C'est votre fille qu'il faut consulter, et non pas moi... Mais qu'avez-vous donc à trembler ainsi?... Inès elle-même... Je ne sais si je rêve, mais je ne vois aujourd'hui que des figures étranges... Il n'y a pas jusqu'à M. Maurice que votre tristesse semble avoir gagné.

MAURICE.

Moi, señor?...

LOPE, *retourné à la fenêtre.*

Le chiffre au-dessus de la guirlande!... c'est cela.

PAULA, *parant Inès.*

La tristesse de M. Maurice prend sa source dans une cause toute naturelle, en même temps que très-flatteuse pour nous

LOPE.

Achevez...

PAULA, *avec intention.*

Quand vous êtes entré, monsieur venait de nous faire part de la nécessité dans laquelle il se trouve de quitter Madrid.

MAURICE, *à part.*

Que dit-elle?

LOPE.

Quoi! vous partez?

PAULA, *même jeu.*

Une lettre, que monsieur a reçue ce matin même, l'oblige à retourner de suite à Bruges.

MAURICE, *bas.*

Que faites-vous, señora?... je ne partirai pas.

PAULA, *bas.*

Vous partirez, monsieur. (*Haut, à Inès.*) Laquelle de ces fleurs préfères-tu?

LOPE.

Tout indispensable que soit votre départ, vous nous donnerez bien quelques jours?

PAULA, *vivement*

Impossible, non, c'est impossible...

LOPE, *surprie.*

Comment savez-vous?...

PAULA, *se reprenant.*

Du moins à ce que disait tout-à-l'heure M. Maurice, en nous annonçant qu'il était forcé de partir aujourd'hui même.

LOPE, *à Maurice.*

Et y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander le motif d'un départ aussi précipité?

MAURICE, *avec embarras.*

Nullement...

PAULA, *appuyant.*

Un motif bien légitime... Monsieur nous quitte pour retourner auprès de sa femme.

LOPE, *s'écriant.*

Sa femme, dites-vous?... Ah çà! c'est une plaisanterie?

PAULA.

Monsieur, je vous le répète, va rejoindre sa femme.

LOPE.

Sérieusement?... mais vous êtes donc marié?

MAURICE.

Il y a deux ans, des raisons de famille, de fortune, me forcèrent de contracter des liens qu'un exil volontaire ne tarde pas à briser.

LOPE.

Marié!... et nous n'en savions rien!

MAURICE.

Mon mariage fut un de ces tristes événemens de la vie que l'on tâche d'oublier... et dont pour cela on ne parle jamais.

LOPE, *à part.*

C'était donc là son secret... (*Haut.*) Je vous entends... (*poussant un soupir*) et je vous plains.

INÈS, *bas.*

Il est donc vrai, ma mère!... marié?...

PAULA, *bas.*

Du calme, mon enfant!

LOPE, *à Maurice.*

Allons, puisqu'il le faut, je ne tenterai pas de vous retenir.

Ici on voit le fond du jardin se garnir de monde. Montalvan entre par le fond.

SCENE VI.

LES MÊMES, MONTALVAN, INVITÉS, *au fond.*

MONTALVAN.

Les invités arrivent en foule... on te demande... on s'étonne de ne pas voir les señoras.

LOPE.

Ta main, Inès...

PAULA, *vivement.*

Cette fleur ne me paraît pas solidement attachée... (*A Lope.*) Permettez... (*Bas à Inès.*) Remets-toi!... remets-toi!

Lope a remonté la scène avec Montalvan.

INÈS, *bas à Paula.*

Tes soins me sont inutiles, ma bonne mère; j'en mourrai, je le sens!

PAULA, *bas.*

Non, tu vivras!... je t'apprendrai par mon exemple qu'une mère, même déshonorée, n'a pas le droit de se laisser mourir!

Inès la regarde étonnée.

LOPE, *revenant.*

Viens!

Il prend la main d'Inès. On se dirige vers le fond.

INÈS, *s'arrêtant.*

Je ne puis...

LOPE, *à Inès.*

Pourquoi t'arrêter?... avançons.

INÈS, *bas et défaillant.*

Je n'y vois plus.

LOPE, *la regardant.*

Qu'as-tu donc? (*Avec effroi.*) Sa main tremble dans la mienne!... ses genoux fléchissent.

INÈS, *perdant connaissance.*

Ma mère!... oh!...

Elle s'évanouit dans les bras de Paula.

LOPE.

Grand Dieu!... évanouie!... mourante!...

On conduit Inès au lit de repos.

MONTALVAN.

Ne vas-tu pas t'effrayer, effrayer ta femme?... ce n'est peut-être rien...

MAURICE, *haletant, à Montalvan.*

Secourez-la, secourez-la, señor!

LOPE, *à Montalvan.*

Que dois-je craindre?... parle!

MONTALVAN.

Un moment donc, un moment...

LOPE.

Vois donc!... vois donc! comme sa respiration est gênée!

MONTALVAN.

Laissez l'air arriver jusqu'à elle... éloignez-vous un peu.

Paula suit tous les mouvemens de Montalvan. On voit au fond les convives qui remarquent ce qui se passe dans le salon, se parlent entre eux, et approchent peu à peu.

MAURICE, *à part.*

Mon Dieu! sauvez-la de sa colère!

MONTALVAN, *à lui-même.*

Hier en parfaite santé... et aujourd'hui... c'est étrange.

Il la considère attentivement.

PAULA, *à part, avec effroi.*

Ah!... (*Montalvan s'empare du pouls d'Inès, qu'il consulte tout en continuant son examen. Anxiété de Lope et de Maurice. Montalvan fait un mouvement prononcé. Paula ajoute vivement.*) La suite de son indisposition de cette nuit, n'est-ce pas?...

MONTALVAN, *stupéfait.*

Oui... oui.

LOPE, *aux convives qui sont parus à la porte du salon et entrent.*

Pardon, mes amis... Ma fille... un malaise subit.

Il va à plusieurs, et leur parle bas. Pendant ce temps, Montalvan, qui a relevé la tête, a rencontré le regard suppliant de Paula; il fait un nouveau mouvement.

PAULA, *bas.*

Au nom du ciel!...

MONTALVAN, *bas.*

Je ne sais rien, señora.

LOPE, *revenant à Montalvan.*

Eh bien?...

MONTALVAN, *hésitant.*

Eh bien!...

LOPE, *effrayé.*

Serait-elle en danger?...

MONTALVAN.

Non... si tu consens à suivre en tout l'ordonnance du médecin.

LOPE.

En douterais-tu, quand peut-être il y va de sa vie?...

MONTALVAN.

C'est bien... je la sauverai... (*Bas à Paula en lui serrant la main.*) Nous la sauverons, señora... nous la sauverons!

PAULA, *s'avançant vers un des convives.*

Le seigneur corrégidor comprendra qu'il ne saurait être question de mariage tant que les jours de notre Inès seront en péril.

LOPE, *vivement.*

Que faites-vous, señora?...

PAULA, *froidement, indiquant Montalvan.*

C'est le docteur qui l'ordonne ainsi.

MAURICE, *à part.*

Oh! je ne partirai pas!

Lope est resté immobile. Montalvan et Paula échangent encore un regard. Tableau.

ACTE QUATRIEME.

Une maison de campagne attenante au couvent de l'Annonciade, près Valence; un jardin fermé au fond par un mur élevé, ayant une porte à l'un des angles. A droite, et occupant les deux premiers plans, un pavillon ouvrant en scène; trois ou quatre marches y conduisent. Une fenêtre ouverte, faisant face aux spectateurs, laisse voir l'intérieur d'un petit salon; près de la fenêtre est une table sur laquelle brûle une bougie. Derrière le pavillon et à gauche, des avenues d'arbres, banc et chaises de jardin. Il fait nuit encore au lever du rideau.

SCENE PREMIERE.

PAULA, *seule, puis* UN INCONNU.

Paula est assise près de la table, la tête dans les mains.

Inès... ma fille chérie... si jeune encore... et déjà si malheureuse!... Mais la nuit du moins accorde quelque trêve à ses douleurs... tandis que moi... pas un instant d'oubli... nuit et jour une seule pensée... mon bonheur perdu... perdu sans ressources!... et ne pouvoir parler!... Ah! Gaétan! Gaétan!... (*Après un temps.*) Vouée par vous à la souffrance... ô mon Dieu! je m'étais résignée... mais voir souffrir et pleurer mon enfant, craindre sans cesse, trembler pour elle... ah! c'est trop, mon Dieu, c'est trop!

Elle demeure accablée; on entend tourner une clef dans la serrure de la petite porte, qui s'ouvre lentement, et donne passage à un homme enveloppé d'un manteau.

L'INCONNU, *du fond.*

Je ne m'étais pas trompé... c'est bien la clef de cette petite porte que, grâce au vin de Xérès, j'ai si heureusement soulevée au jardinier du couvent.

Il avance avec précaution.

PAULA, *relevant la tête.*

Il y a cinq mois... sans le secours de Montalvan, c'en était fait de nous... Inès était perdue!

Elle redevient pensive; pendant cette partie du monologue l'Inconnu s'est orienté.

L'INCONNU.

Je suis bien chez les señoras... voilà le pavillon qu'elles habitent... (*Indiquant une avenue en face du pavillon.*) De ce côté la demeure du jardinier et de sa femme... ici la mère, là-bas l'enfant... à droite, à l'extrémité de cette avenue, doit s'élever le mur du couvent... à gauche l'entrée principale... c'est bien cela.

Il continue son examen.

PAULA, *continuant.*

Il avait tout compris... aussi n'hésita-t-il pas à déclarer à mon mari que, la santé d'Inès étant menacée, l'air de cette contrée était indispensable à son rétablissement.

L'INCONNU.

Ma commission est faite, je tiens la clef... celui qui me paie peut arriver quand il voudra.

Il s'oriente de nouveau et regagne lentement l'angle du mur où est située la petite porte.

PAULA, *poursuivant.*

Mais quelle fut ma terreur quand j'entendis mon époux annoncer qu'il serait du voyage!... père affectueux autant qu'il se montrerait cruel s'il savait Inès coupable, il prétendait ne confier à personne la mission de veiller au chevet de sa fille... (*Ici l'Inconnu franchit la petite porte qui, se referme doucement derrière lui. Paula continue.*) Mon Dieu!... si la reconnaissance ne l'eût enchaîné à Madrid, si la faveur chancelante de son noble protecteur ne lui eût fait un devoir de de-

meurer à ses côtés au jour du péril... hélas ! mon Dieu ! que serions-nous devenues ?

Vers la fin du monologue de Paula, Maurice a paru au haut du mur.

SCENE II.

MAURICE, PAULA, *dans le pavillon.*

MAURICE, *du haut du mur, et prêtant l'oreille.*

Tout est calme... descendons...

PAULA.

Et un malheur de plus !... pourquoi ce départ précipité de Montalvan ?... pourquoi ces trois semaines d'absence quand il est notre seul conseil, notre unique appui ?... fatigué de notre malheur, nous aurait-il abandonnées ?... aurait-il reculé devant l'œuvre qu'il avait si dignement commencée ?

MAURICE, *après être descendu dans le jardin.*

La savoir là... souffrante encore, et ne pouvoir tomber à ses pieds... Et pourtant, mon Dieu ! j'en suis séparé depuis le jour où sa mère, se plaçant entre nous, ordonna mon départ... mon départ !... comme si je pouvais m'éloigner de l'Espagne y laissant derrière moi une femme et un enfant adorés !... Oh ! non, je ne le pouvais pas sans avoir au moins crié grâce à ma victime, sans avoir embrassé l'être infortuné qui peut-être ne m'appellera jamais son père !

PAULA.

Voici le jour... (*elle éteint sa lumière*) retournons auprès d'Inès.

Elle referma la fenêtre.

MAURICE.

Mon Dieu !... cette dernière tentative échouera-t-elle donc... comme toutes celles qui l'ont précédée ?... Me faudra-t-il donc partir sans emporter la promesse que mon souvenir ne lui sera point odieux ?... sans avoir posé une seule fois mes lèvres sur le front de mon enfant ?... (*S'élançant vers le pavillon.*) Oh ! non, je ne m'éloignerai pas ainsi !... (*La porte du pavillon s'ouvre, Paula est sur le seuil ; Maurice recule en s'écriant :*) Sa mère !

PAULA.

Encore vous !... vous en Espagne !... vous ici !... mais vous avez donc juré sa mort, dites, monsieur ?

MAURICE.

J'ai juré de la revoir une dernière fois et d'embrasser mon enfant !... après cela, rassurez-vous, pauvre mère... j'irai mourir loin d'elle et de lui...

PAULA.

La revoir !... oh ! jamais, jamais !... c'est à l'instant même qu'il faut vous éloigner... Sortez d'ici, monsieur, sortez !

MAURICE.

Mais pour espérer cela, vous ignorez donc, madame, que depuis cinq mois je veille autour de votre retraite ?... que la nuit où Inès devint mère, j'étais là, à cette place, où chacune de ses plaintes arrivait à mon oreille, où chacune de ses souffrances retentissait à mon cœur ?... et vous croyez que je m'éloignerai pour toujours sans avoir reçu le prix de tant de persévérance ?... Oh ! ne l'espérez pas ! ne l'espérez pas !

PAULA.

N'espérez pas, vous, arriver jusqu'à elle !... craignez de revoir celle qui hait maintenant en vous l'époux d'une autre !

MAURICE, *avec désespoir.*

Oh ! que me dites-vous là ?... Mais n'importe !... par pitié, madame, laissez-moi lui adresser un éternel adieu !

PAULA, *avec véhémence.*

Mais comprenez donc que votre présence réveillerait toutes ses douleurs !... et qu'avant tout je suis mère !... encore une fois, sortez, monsieur, sortez !... votre vue m'est odieuse, car elle m'a rappelé cruellement et sa faute et votre crime ! Sortez !

MAURICE, *accablé.*

Eh bien ! soit... vous le voulez... je mourrai sans l'avoir revue... (*Se ranimant.*) Mais la nature m'a donné un titre aussi saint que le vôtre, des droits sacrés que vous voudriez en vain méconnaître... mais je suis père, et vous n'avez pas le droit de vous placer entre mon enfant et moi !

PAULA, *effrayée.*

Que voulez-vous donc ?

MAURICE, *suppliant.*

Lui donner un premier et dernier baiser... Oh ! ne me refusez pas !... ce que tout-à-l'heure je réclamais comme mon droit, je l'implore à présent comme une grâce !... je l'implore à genoux avec votre pardon !

Il est à genoux ; moment de silence ; combat chez Paula.

PAULA, *avec doute.*

Vous dites donc que si, je vous accordais de la voir et de l'embrasser, je vous aurais revu pour la dernière fois ?

MAURICE, *affirmativement.*

Pour la dernière fois !

PAULA, *se décidant.*

Venez donc !... mais vous partirez aussitôt, n'est-ce pas ?... vous quitterez pour jamais l'Espagne ?

MAURICE.

Pour jamais !

PAULA.

Jurez-le-moi.

MAURICE, *toujours à genoux.*

Je vous le jure par mon amour et mon repentir !...

Il couvre de baisers les mains de Paula.

PAULA.

Je reçois votre serment, et Dieu l'a entendu!... venez!

MAURICE.

Oh! merci, merci!

Il va s'élancer vers le pavillon, Paula l'arrête

PAULA, *vivement.*

Non, pas de ce côté... vous ne devez jamais la revoir, elle... Par ici! par ici!

Elle l'entraîne par l'avenue opposée; au même instant Montalvan paraît, débouchant de celle qui longe derrière le pavillon

SCENE III.

MONTALVAN, *en entrant.*

Enfin, me voici!... aucun bruit... personne... (*Il va à la porte du pavillon.*) Allons, il faut que ces chères señoras reposent encore... il est de trop bonne heure, je me suis trop pressé... A peine arrivé à mon hôtellerie, je saute à bas de mon cheval, et j'accours sans prendre seulement le temps de réconforter mon estomac souffrant d'une nuit de fatigue... ah! c'est que j'avais hâte d'être ici, de voir ma digne amie, de lui annoncer... Mais qu'elle vienne, qu'elle vienne donc!... Quelqu'un dans cette avenue... c'est elle!

SCENE IV.

MONTALVAN, PAULA.

PAULA, *reparaissant, et sans voir Montalvan.*

Parti!... parti pour toujours!

MONTALVAN.

Arrivé, voulez-vous dire!

PAULA.

Ah! Montalvan, c'est vous!... c'est vous enfin!

MONTALVAN.

Grande et bonne nouvelle, señora!... plus de tourmens, plus de larmes!... vous n'avez plus rien à craindre ni de Lope ni de Gaétan Linarès!... Réjouissez-vous, c'est moi, moi qui en ai la certitude, qui accours vous annoncer le bonheur dont mon cœur est plein, et vous dire: Tous vos malheurs sont finis! (*Respirant.*) Ah! ça m'étouffait!

PAULA, *chancelant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! serait-il possible? Vous ne me tromperiez pas, vous, mon ami... vous ne voudriez pas me tromper... Mais comment se fait-il?... parlez, parlez... Ce voyage c'était donc pour nous?

MONTALVAN.

Et pour qui donc aurais-je bravé les fatigues et la mauvaise chère?

PAULA.

Pardonnez-moi, j'ai tant souffert de votre absence!... pardonnez-moi d'avoir pu croire que vous nous aviez abandonnées.

MONTALVAN.

Moi, vous abandonner!!... je vous en voudrai beaucoup de cette pensée... plus tard... mais au plus pressé d'abord.

PAULA.

Oui, racontez-moi...

MONTALVAN.

Depuis long-temps, depuis le jour où je reçus votre confidence tout entière, je me disais: Cet homme, ce Gaétan, tout endiablé qu'il soit de ses idées de vengeance, car il a beau parler d'amour, ce fatal amour ressemble terriblement à de la haine... tout cruel et enragé qu'il se montre, cet homme n'a peut-être pas un cœur de roc... il se fait peut-être plus méchant qu'il n'est en effet... si j'allais le trouver, si je lui parlais... là, de certaine façon.. je sais bien qu'il pourra m'accueillir fort mal, me renvoyer d'où je serai venu, en me priant de me mêler de mes affaires... Mais, bah! il faut bien risquer quelque chose pour ses amis... et après tout, le pire qui puisse m'arriver, ce sera d'avoir fait un voyage inutile...

PAULA.

Généreux Montalvan!

MONTALVAN.

Laissez donc... tout cela me trottait dans la tête si bien et si fort, que, ma foi, lorsque je vois que notre chère Inès peut se passer de mes soins et de ma présence, je prends, un beau jour, mon courage à deux mains, et je pars.

PAULA, *avec un léger accent de reproche.*

Sans nous prévenir...

MONTALVAN.

Pour ne pas vous donner une espérance que j'avais si peu de chances de voir se réaliser.

PAULA.

C'est vrai! c'est vrai!

MONTALVAN.

Je fais, comme vous devez le penser, le plus de diligence possible... je passe la frontière de France... Ah! señora, que le ciel vous préserve d'un pareil voyage!... des hôtelleries détestables, une déplorable nourriture... ces gens-là ne savent pas vivre.

PAULA, *souriant.*

Pauvre ami!

MONTALVAN.

Enfin, j'arrive à Bayonne, lieu de retraite de Gaétan, et d'où étaient datés ses derniers messages... j'étais moulu, brisé, tombant de lassitude et de sommeil... Au bout de cinq minutes, je ronflais comme un bienheureux, je l'avoue... lorsque, dans la nuit, le maître de l'auberge, à qui j'avais décliné mes titres et qualités, vient me réveiller, implorant ma science de docteur pour un homme qui, en rentrant dans sa maison, avai-

été assassiné... Je confesse qu'au premier moment, en dépit de mon humanité bien connue, j'envoyai à tous les diables la mission qui m'était donnée... Que Dieu me pardonne, car c'est lui sans doute qui m'avait conduit par la main.

PAULA.

Achevez, achevez !

MONTALVAN.

Je me frotte les yeux, je me lève, je cours près de la victime, et je trouve, je reconnais... vous l'avez deviné sans doute... celui que je cherchais, Gaétan Linarès lui-même !

PAULA.

O ciel !

MONTALVAN.

Il n'y avait pas d'espoir de le sauver... il venait de recevoir une blessure mortelle, à laquelle je soupçonne fort le bras de notre inquisition de n'être pas étranger... Voyant que tous mes efforts seraient impuissans, je me fais reconnaître, je vous nomme, je lui peins vivement tout ce qu'il vous a fait souffrir, je deviens entraînant, persuasif... Pour la première fois de ma vie, sans vanité, je suis éloquent.. je crois même que je le fais pleurer... et enfin...

PAULA.

Enfin ?

MONTALVAN.

Victoire ! victoire complète !... (*Il a tiré ses tablettes.*) Cette funeste lettre de change, et cet écrit, votre justification pleine et entière, vous en diront plus que mes paroles !... Tenez, tenez, señora !

PAULA, *vivement.*

Donnez, donnez !... (*Elle a ouvert la lettre de Gaétan et la parcourt rapidement.*) Oui, oui ! c'est bien de lui... c'est bien son nom. Ah ! le ciel nous a donc enfin prises en pitié !

MONTALVAN.

Lisez, lisez, señora !

PAULA, *résumant la lettre.*

« Touché de repentir à son lit de mort, ému de » compassion au récit de mes souffrances, il me » rend, à moi, qu'il a tant aimée, le droit de re- » lever la tête, de faire rougir, à mon tour, le » front humilié de son ennemi, le droit de dire à » mon époux : Vos soupçons étaient injustes, je » n'ai pas cessé de mériter toute votre estime... » Je me suis sacrifiée, je suis innocente !...» Oh ! Dieu sait si cela est vrai !... Merci, Gaétan ! merci !... Que Dieu te pardonne comme je te pardonne !...

MONTALVAN.

Quand je disais qu'il n'avait pas un cœur de roc !... Il est bien vrai d'ajouter que sa blessure et mon éloquence sont pour quelque chose dans le triomphe que j'ai remporté.

PAULA, *pleurant de joie.*

Ah ! mon ami, que ne vous dois-je pas !... Plus de déshonneur pour le nom de mon mari... Et ma fille, mon Inès, sauvée !... Mais tant de joie... un bonheur si imprévu... Ma tête se perd... mes idées se confondent... Que faut-il faire ? conseillez-moi, que faut-il faire ?

MONTALVAN.

Voyons, voyons, remettez-vous... c'est à vous de commander maintenant, et à Lope d'obéir ; je vous l'abandonne, et à votre place... Mais non, non, ses remords vous vengeront de reste... il n'a rien à vous refuser à cette heure, et il ne reculera devant aucune réparation.

PAULA, *qui s'est remise.*

Oh ! c'est la grâce de notre enfant que je veux lui demander... c'est le seul droit dont je veuille me servir... Qu'il pardonne à Inès, qu'il l'aime encore, et je le tiendrai quitte envers moi.

MONTALVAN, *la contemplant.*

Mère tendre !... épouse dévouée !... toutes les vertus du cœur !... Vrai ! je ne sais qui me retient de tomber à vos pieds et de vous adorer comme une madone !... Mais écoutez-moi... Ne gâtons rien par trop de précipitation... Avec mon ami Lope, vous le savez, le premier mouvement est toujours à redouter. Il me semble donc qu'une lettre de vous doit vous précéder près de lui... ce sera à la fois plus prudent et plus sûr.

PAULA.

Oui, oui, c'est cela... Merci ! merci !

MONTALVAN.

Je me charge de porter la lettre ; cela vaudra mieux.

PAULA.

Vous !... Ah ! le meilleur des amis !...

MONTALVAN.

C'est bien... Vous me remercierez plus tard... Ainsi donc, dans une heure, je remonte à cheval... Je serai rompu... mais n'importe... Et vous, dès demain, en litière, sur la route de Madrid, où l'on vous attendra avec une vive impatience, je vous le jure... Mais à propos... notre chère malade pourra-t-elle supporter...?

PAULA.

Inès va mieux, beaucoup mieux !

MONTALVAN.

A merveille... Hâtez-vous d'écrire... Moi, je cours à mon hôtellerie, où m'attend un ample et solide déjeuner !... Il n'est pas sain d'entreprendre un voyage l'estomac vide... je mettrai les morceaux doubles... et avant une heure, je reviens chercher votre lettre.

PAULA.

Elle sera prête... Allez, mon ami, allez.

MONTALVAN.

A bientôt !

Il sort par l'avenue de droite, Paula rentre dans le pavillon. Au même instant la petite porte du mur s'ouvre brusquement ; deux hommes se jettent en scène.

SCÈNE V.

LOPE, MANUEL.

LOPE, *jetant son manteau.*

Enfin!... (*Examinant.*) Cette avenue couverte .. ce pavillon... oui, c'est bien cela!... Suis-moi, Manuel!...

MANUEL, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous donc faire?

LOPE, *avec rage.*

Me venger!...

MANUEL.

Vous venger!... vous me faites frémir!... Et sur qui? sur qui?

LOPE.

Sur l'ingrate qui m'a trompé, qui a couvert mon nom d'opprobre et de honte!... sur celle que j'aimais plus que ma vie!... sur ma fille, qui, en cessant d'être pure, en devenant infâme, a brisé tout mon bonheur, et m'a déshonoré... Viens, viens, Manuel!

MANUEL, *se jetant entre Lope et le pavillon.*

Au nom du ciel! un moment!... Le voilà donc le secret de ce morne désespoir, de ce lugubre silence que rien n'a pu rompre durant les cent lieues qui nous séparent de Madrid!... Le voilà donc expliqué ce regard terrible et menaçant qui accompagna, il y a deux jours, l'ordre de vous suivre!... O mon généreux bienfaiteur! rappelez votre raison, chassez de votre esprit ces pensées de meurtre qui l'assiégent!

LOPE, *avec égarement.*

Laisse-moi!

MANUEL.

Et c'est sur un soupçon... car, séparé d'elle depuis cinq mois, vous ne pouvez avoir de preuves.

LOPE, *avec désespoir.*

Ah! plût au ciel!...(*Avec larmes.*) Mais non!... ce voyage, ordonné par leur complice, n'était qu'une ruse infâme!... Confiant en leur honneur, en leur amour pour moi, j'étais resté à Madrid où m'enchaînait un devoir que je maudissais...Depuis son départ, Inès m'avait écrit régulièrement chaque semaine... voilà un mois environ, le jour tant désiré arrive, rien!... une semaine entière se passe, rien encore!... alors, frappé d'une horrible pensée, croyant déjà mon enfant morte, je dépêche secrètement à Valence un homme sur le dévouement et l'adresse duquel je pouvais compter... et voilà trois jours il me rapporta ces terribles paroles : « Les señoras sont toujours au couvent de l'Annonciade... mais elle n'y sont plus seules... on parle d'un enfant. » (*S'écriant.*) Un enfant!... et tu ne veux pas que je me venge?

MANUEL, *vivement.*

Mais cet homme, il peut avoir été mal informé; sans le vouloir, il vous a trompé peut-être... Et quand il aurait dit vrai, quand elle serait coupable, c'est votre enfant, señor, c'est votre enfant! (*Cherchant à l'entraîner.*) Venez, venez, sortons d'ici.

LOPE, *avec étonnement.*

Quand elle serait coupable, as-tu dit?... Est-ce bien toi, Manuel, que je viens d'entendre? toi, dont le bras s'est levé sur ta fille? toi, que j'entends encore t'écrier dans ta juste fureur : Vous avez mal fait de me sauver, señor, car un jour ou l'autre je tuerai la malheureuse qui m'a déshonoré!... (*Avec force.*) Tu as dit cela, Manuel Garclas!...

MANUEL.

Oui, insensé que j'étais alors!... mais depuis, que voulez-vous? je suis père, j'ai pardonné!... (*Suppliant.*) Et vous ferez comme moi, n'est-ce pas? et vous pardonnerez aussi?

LOPE, *avec force.*

Jamais! jamais!... mais elle ne sera pas ma seule victime. Car, tu ne sais pas... un homme... son lâche séducteur sans doute, a été vu rôdant autour de cette maison...et cet homme, cet infâme! c'est celui que, sans le connaître, sans qu'il fût ou mon parent ou mon ami, j'ai abrité de mon toit et nourri de mon pain!...

MANUEL.

Maurice Dirken!

LOPE, *tirant son épée.*

A celui qui a commis sa part du crime, sa part du châtiment!

MANUEL.

Non, non, à lui seul votre haine! à lui seul votre vengeance!

LOPE.

A elle, à elle d'abord, qui me devait plus, parce qu'elle je l'aimais mille fois davantage!... Allons, fais-moi place!...

MANUEL.

Pitié pour votre fille! pitié pour vous même; car c'est un remords affreux que vous vous préparer... Ah! croyez-moi! craignez, craignez de voir le sang de votre enfant!

LOPE.

La remords!... Ah! je saurai bien lui échapper!... Après la vengeance, le suicide... après leur sang, le mien!...

MANUEL, *avec résolution.*

Avant celui de la jeune fille, celui du vieillard; vous commencerez par moi, señor!

LOPE, *hors de lui.*

Oui, si tu ne me livres à l'instant passage.

Il va frapper Manuel, qui a reculé jusqu'au pavillon, lorsque la porte s'ouvre brusquement devant Paula.

PAULA.

Arrêtez, señor!

Moment de silence et d'immobilité, après lequel Paula fait, de la main, signe à Manuel de s'éloigner; celui-ci hésite, elle renouvelle son geste; il sort lentement par le fond.

SCENE VI.

LOPE, PAULA.

LOPE, *brusquement.*

Que me voulez-vous?... ce n'est pas à vous que j'ai affaire, señora... c'est votre fille qu'il me faut!... conduisez-moi près de votre fille!

PAULA, *froidement.*

En l'état où je vous vois, non...

LOPE.

Osez-vous bien?...

PAULA, *de même.*

Me placer entre mon enfant et vous... oui, señor.

LOPE.

Malheureuse!...

PAULA, *toujours calme.*

Qui vous arrête?... frappez... si c'est du sang qu'il vous faut, versez le mien... si c'est une victime que vous voulez, prenez-moi... je vous attends, et suis résignée à tout.

LOPE.

Votre fille?... où est votre fille?...

PAULA, *le regardant en face.*

Si vous n'avez pas perdu toute raison, dites, qu'avez-vous donc, monsieur?

LOPE.

J'ai que vous m'avez trompé comme des lâches que vous êtes!... Ou vous cela ne m'étonne pas... mais elle! elle!... Oh! il faut que je me venge, il faut que je me fasse justice!

PAULA, *avec égarement.*

Sur qui?... sur ma fille?... vous avez parlé de tuer ma fille! (*Avec force et faisant un pas vers lui.*) Oh! mais vous ne savez donc pas ce dont une mère est capable pour défendre son enfant?

LOPE.

Je vais vous apprendre, moi, comment un père venge son honneur foulé aux pieds!... Arrière!

PAULA, *à part.*

Mon Dieu! venez en aide à une pauvre mère!

LOPE.

Arrière, il est temps!

PAULA, *avec énergie*

Mais vous savez bien que tant que je serai vivante, vous ne l'approcherez pas!

LOPE, *la saisissant.*

Eh bien! donc, toutes les deux!... Vous pour votre lâche complaisance, elle pour son enfant!

PAULA, *subitement inspirée.*

Son enfant?...

LOPE, *le bras levé.*

Oui, son enfant!

PAULA, *tombant à genoux.*

Mais, cet enfant est le mien, monsieur!... frappez!

LOPE, *prêt à frapper.*

Le vôtre!... le vôtre!... (*Moment de silence.*) Oh! mais non... je vous méprise trop pour vous tuer!... Oui, oui... cela devait être... insensé que j'étais!... elle, mon Inès! ma fille chérie!... oh! soyez béni, mon Dieu! soyez béni!... (*Après un temps.*) Quant à vous, madame... vous n'avez rien à craindre de moi... j'aurais été le bourreau de ma fille coupable, parce que je l'aime, elle!... oh! mais, vous, je vous le répète, vous n'avez rien à craindre... je vous méprise trop pour vous tuer!

PAULA, *fondant en larmes, à part.*

Pardonnez-lui, mon Dieu!

LOPE.

Quant à votre fille... elle n'est restée que trop long-temps près de vous... je l'emmène, et vous ne le reverrez de votre vie.

PAULA, *s'écriant.*

Vous m'enlevez ma fille?...

LOPE.

Si près de vous elle est restée pure... c'est que Dieu, qui a eu pitié de moi, a voulu que cela fût ainsi... Oui, madame, je l'emmène à l'instant... à l'instant-même!... Manuel! Manuel!

Tout en appelant, il a marché vers le fond; il sort; Paula est restée anéantie; Inès sort du pavillon.

SCENE VII.

PAULA, INÈS.

INÈS.

Que vois-je?... et qu'as-tu donc, ma bonne mère?...

PAULA, *l'étreignant convulsivement.*

Dans mes bras! dans mes bras!

INÈS.

Oui, toujours, toujours ainsi!

PAULA, *pleurant.*

Toujours, dis-tu?...

INÈS.

Une fille est si bien sur le cœur de sa mère.. Mais pourquoi ces larmes qui inondent ton visage?... tu sais bien que la tombe seule aura le pouvoir de nous séparer.

PAULA, *pleurant.*

La tombe... et ton père.

INÈS, *vivement.*

Mon père!...

PAULA.

Il est ici.

INÈS.

Ici!... O mon Dieu!... je ne sais pourquoi... mais j'ai peur...

PAULA, *se contraignant.*

Il vient te chercher... il t'emmène avec lui.

INÈS, *vivement.*

Et toi?... (*Baissant la voix.*) Et lui?...

PAULA, *effrayée, et bas.*

Silence!... moi, je reste... et ne suis-je pas aussi sa mère?

INÈS, *au cou de sa mère, et pleurant.*

Mais je ne veux pas te quitter, moi... je ne le veux pas!

PAULA, *se détachant doucement de ses bras, et retenant mal ses larmes.*

Ton père ordonne. Il faut obéir... Voilà si longtemps qu'il est privé de tes douces caresses, mon Inès... il est juste que lui aussi en ait sa part... Voyons, ne tremble pas ainsi... il ne sait rien... il t'aime toujours.

INÈS, *pleurant dans le sein de Paula.*

Tu le veux... je partirai.

PAULA, *suffoquant.*

Maintenant... une promesse?...

INÈS.

Parle...

PAULA.

Jure-moi devant Dieu... et quoi qu'il arrive! de ne jamais parler de cet enfant à ton père.

INÈS, *étonnée.*

Je te le jure.

PAULA, *dévorant ses larmes.*

C'est bien! (*Puis, en sanglotant.*) Ah! dans mes bras, dans mes bras encore!

Elles se jettent aux bras l'une de l'autre. Lope reparaît.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LOPE, *puis* MANUEL.

Lope, qui s'est avancé rapidement vers Inès, la sépare de Paula; son regard est sévère; Paula pleure en silence.

LOPE, *à Inès.*

Ma fille!... mon Inès!... (*Il l'embrasse tendrement.*) Mais cet accueil... ces larmes en me revoyant... (*Regardant Paula.*) T'aurait-on désappris à aimer ton père?

INÈS, *vivement.*

Oh! vous ne le croyez pas!

LOPE, *avec tendresse.*

Mais regarde-moi donc... il y a si longtemps que je ne t'ai vue... ne baisse pas ainsi les yeux, mon enfant... ce n'est pas à toi de rougir ici.

INÈS, *à part.*

Que veut-il dire?

Elle regarde sa mère, qui, sans être vue de Lope, place un doigt sur sa bouche.

LOPE, *à voix basse, et à l'écart.*

Il me faut une promesse, mon Inès...

INÈS, *interdite.*

Laquelle?

LOPE.

Celle de ne jamais me parler de ta mère... jamais, entends-tu bien?

INÈS, *à part.*

Que s'est-il donc passé?

LOPE.

J'attends...

INÈS, *tristement.*

Je vous le promets, mon père.

MANUEL, *entrant par la petite porte.*

Tout est prêt, señor.

Paula et Inès se regardent et vont se jeter aux bras l'une de l'autre; Lope se place entre elles, et remet Inès à Manuel, qui l'emmène lentement par le fond.

LOPE, *à mi-voix, à Paula.*

Rappelez-vous que la porte de ma maison vous est à jamais fermée!

Il sort.

SCENE IX.

PAULA, *puis* MONTALVAN.

PAULA, *se laissant tomber sur un siége, en sanglotant.*

Ah! oh! ah!... j'ai fait plus que mon devoir... mais celle qui ne ferait que ce qu'elle doit pour son enfant! oh! celle-là ne serait pas une mère!

MONTALVAN, *entrant par l'avenue de droite.*

Me voilà!... lesté, et prêt à enfourcher ma monture, qui n'attend plus que son cavalier, et son cavalier votre lettre... Mais que vois-je?... et qu'avez-vous donc fait, señora, de votre visage de ce matin?

PAULA, *d'une voix affaiblie, tirant la lettre de son sein.*

Ma lettre?... la voici.

Elle la déchire lentement; stupéfaction de Montalvan.

Tableau.

ACTE CINQUIEME.

Un salon chez Montalvan. Au fond, la porte d'entrée. Au premier plan à gauche, une fenêtre basse. Au second plan, une porte. Au second plan de droite, une autre porte, mais peu visible.

SCENE PREMIERE.

MONTALVAN, *puis* MANUEL.

Au lever du rideau, Montalvan sort de la pièce à gauche.

MONTALVAN, *à la cantonade.*

Surtout, n'oubliez rien de ce dont nous sommes convenus. (*Descendant la scène.*) Voilà qui est bien; mais pourvu qu'il vienne maintenant... (*Manuel entre par le fond.*) Ah! c'est toi, Manuel!... dis?... quelle nouvelle?... mon ami Lope est-il toujours dans les mêmes intentions?

MANUEL.

Oui, señor, il viendra.

MONTALVAN.

Avec sa fille?

MANUEL.

La señorita Inès accompagnera son père.

MONTALVAN.

Ah! enfin!...

MANUEL.

Croirez-vous que ce matin il avait changé d'avis?

MONTALVAN.

Encore!

MANUEL.

Mais je lui ai rappelé que vous aviez reçu sa parole et qu'il ne pouvait se dispenser de se rendre à votre invitation... Hein! ce n'est pas sans peine que je lui ai fait entendre raison!

MONTALVAN.

Le diable d'homme!... il lutterait d'entêtement avec une mule... que de cérémonies pour se décider à venir passer une demi-journée à ma petite maison de la porte d'Atocha!... Et pourtant il ne se doute de rien.

MANUEL.

Oh! non, car sans cela...

MONTALVAN.

J'ai cru réellement qu'il me garderait éternellement rancune de ce qu'il appelle ma coupable complaisance pour une malheureuse... Pauvre femme!... Mais je me suis mis là que tant de dévouement et d'abnégation recevraient enfin leur récompense, et je prouverai à mon ami Lope que, quand on me pousse à bout, je suis tout aussi têtu que lui!

MANUEL.

Se perdre pour sauver sa fille! c'est un beau trait cela!

MONTALVAN.

Je crois bien!... c'est au point que chaque fois que j'y pense, les larmes m'en viennent aux yeux d'admiration... Maudit Lope, va!... avoir fait autant de mal, et cela avec un cœur excellent!... Aussi l'on dirait qu'il se rend justice, et qu'il s'en punit en se tenant enfermé chez lui comme un ours... toujours triste, sombre, fuyant le monde, ne recevant personne... Moi-même, moi, son ami depuis vingt ans, c'est à grand'peine si je parviens jusqu'à lui; et encore ne m'adresse-t-il que quelques paroles indifférentes, puis il me quitte et me laisse seul avec sa fille... Lui, je ne le plains pas, c'est sa fantaisie; ça l'amuse de s'ennuyer; mais elle, pauvre enfant! séparée de sa mère... sans distractions... une solitude complète... comme elle doit souffrir!

MANUEL.

Depuis deux mois que nous l'avons ramenée de Valence, ah! oui, elle a bien souffert, la malheureuse jeune fille!

MONTALVAN.

Oh! tout cela changera, je l'espère. Lope accepte aujourd'hui mon dîner... l'ours est sorti de sa tanière; c'est un premier pas de fait.

MANUEL.

Dieu veuille que vous réussissiez!

MONTALVAN.

Me serai-je donné assez de mal!... depuis ce matin je suis sur pied; mon cuisinier aussi... J'ai voulu faire à mon ami une réception digne de lui et de la circonstance: bon vin, bonne chère; cela ne gâte jamais rien... enfin tout est prêt; dans une heure nous serons à table.

MANUEL.

Mais il vous manque encore quelqu'un.

MONTALVAN.

C'est perdieu vrai!... va, cours le chercher, il n'est que temps... Diable! c'est qu'on ne saurait commencer sans lui.

MANUEL.

Je m'en charge.

MONTALVAN.

Et puis, au retour, tu te tiendras là, prêt à tout événement.

MANUEL.

Comptez sur moi.

Il va pour sortir par le fond; il entend du bruit.

MONTALVAN.

Non, non... (*A la porte.*) Ce sont eux... j'a-

perçois Inès... Il ne faut pas qu'on te voie... par là, par mon escalier dérobé... vite ! vite !

Il fait sortir Manuel par la porte de droite qu'il referme.

SCENE II.

MONTALVAN, INÈS.

MONTALVAN.

Seule, ma chère Inès !... et mon ami Lope ?...

INÈS, *vivement.*

Une rencontre qu'il vient de faire le retient à quelques pas de votre maison ; je me suis empressée de le devancer pour vous voir un instant en liberté... Vous avez pour moi une lettre de ma mère, n'est-ce pas ?... donnez ! donnez !...

MONTALVAN, *avec intention.*

Non, mon enfant... je n'ai pas de lettre.

INÈS, *tristement.*

Vous ne savez rien de ma mère ?

MONTALVAN, *hésitant.*

Rien... absolument rien.

INÈS, *tristement.*

Mon Dieu ! quand donc la reverrai-je ?... Ma pauvre mère !... Ah ! mon ami, si vous saviez !...

MONTALVAN.

Quoi donc encore ?

INÈS, *jetant un coup d'œil du côté de la porte d'entrée.*

Il ne vient pas ?

MONTALVAN.

Non.

INÈS.

Je vous ai dit combien de fois, manquant à ma promesse, j'ai essayé de lui parler de ma mère, et que chaque fois il me quittait brusquement sans répondre, en réprimant un mouvement de colère qui me faisait frémir... Il y a de cela quatre jours, le lendemain de votre dernière visite, espérant que le temps aurait enfin, sinon vaincu, du moins apaisé son injuste haine... car c'est de la haine qu'il a dans le cœur pour ma mère... un ange !...

MONTALVAN, *ému.*

Oui, un ange !

INÈS.

J'avais placé sur sa table de travail, au milieu de ses papiers, ce portrait que vous connaissez... J'attendais tout de ce moyen, qui me semblait une inspiration du ciel !... Je croyais qu'il serait au-dessus de ses forces de résister à la vue subite de cette image frappante de ma mère, de cette image où ses traits si doux et si beaux respiraient la vie, où ses yeux parlaient un langage si éloquent !... Lorsque mon père entra dans son cabinet, je le suivis, palpitante de crainte et d'espérance... d'espérance surtout... tout-à-coup le portrait frappa ses regards...

MONTALVAN.

Eh bien ?

INÈS.

J'eus peur, et je fermai les yeux, car le visage de mon père avait pris une soudaine et terrible expression de rage. Je l'entendis seulement qui s'écria : « Je ne veux rien d'elle ici, je ne veux rien d'elle ! » Et dans sa fureur... (*S'interrompant.*) N'avez-vous pas entendu ?

MONTALVAN.

Non.

INÈS.

Dans sa fureur, il brisa le portrait contre terre, il en broya du pied les débris en répétant avec un rire amer : « Rien d'elle, non, rien !... » Puis il sortit... Quant à moi, tout à son œuvre de vengeance et de destruction, il ne m'avait pas vue... je ne sais ce que je devins... mais je crus mourir.

MONTALVAN.

Ah ! Lope ! Lope !...

Bruit de pas.

INÈS, *vivement.*

Le voici !... Tâchons d'oublier... efforçons-nous de sourire... O ! mon père ! que Dieu te pardonne !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOPE.

LOPE.

Bonjour, Montalvan.

Il dépose son chapeau, son manteau et son épée sur un fauteuil près de la porte.

MONTALVAN, *lui prenant la main.*

Bonjour, mon cher Lope, bonjour. (*A part.*) Et je lui serre la main... Ah ! si tu n'étais pas mon ami !... Allons, faisons-lui bonne figure. (*Haut.*) Vive Dieu ! te voilà donc enfin ! ce n'est pas malheureux !...

LOPE.

J'ai cédé à tes instances, à celles de ma fille, de Manuel, et je suis venu... mais c'est à la condition qu'il ne sera pas dit entre nous un seul mot du passé, pas un mot... Y consens-tu ? oui, ou non ?

MONTALVAN.

Soit... Puisque tu le veux, il n'en sera pas question. (*A part.*) Par Notre-Dame del Pilar, je te forcerai bien d'y revenir malgré toi au passé.

LOPE.

A la bonne heure ! car sans cela...

MONTALVAN.

Quand je te dis que c'est chose convenue, j'obéirai... nous obéirons... Mais, sur mon âme ! il n'y a pas dans toute l'Espagne un hidalgo plus exigeant et plus absolu que toi.

INÈS, *bas.*

Mon ami, craignez de l'irriter.

MONTALVAN.

Mais encore une fois, je cède, tu seras content...

Que diable! je ne veux pas perdre toute la peine que je me suis donnée pour t'amener ici. Je te tiens, et je te garde.

LOPE.

A propos, j'ai ta parole... Nous ne serons que nous trois à dîner?

MONTALVAN.

Certainement, nous serons entre amis... en famille.

LOPE.

C'est encore là une de mes conditions.

MONTALVAN.

Elle sera remplie.

INÈS, *à part, montrant Montalvan.*

Cet air mystérieux!

LOPE.

Eh bien! ce dîner? il me semble que voici l'heure!

MONTALVAN.

Es-tu pressé donc!... Eh! voici qu'on apporte la table!... (*Des valets apportent la table, qu'ils placent à droite, en avant de la porte, et sur laquelle il y a cinq couverts; à part.*) Gare la tempête!

INÈS, *avec surprise, à part.*

Cinq couverts!

LOPE.

Que vois-je!... Montalvan, tu t'es joué de moi?

MONTALVAN.

Comment?

LOPE.

Feins donc la surprise! Nous ne sommes que trois ici, je pense, et là, sur cette table... Tu as voulu me tromper, malheureux! tu m'as attiré dans un guet-apens!

MONTALVAN.

Un guet-apens avec un faisan doré et du vieux vin de Porto!... Je te conseille de te plaindre.

LOPE.

Tu as manqué à ta parole. Je pars. Adieu!

MONTALVAN.

Par exemple!... tu ne me feras pas un pareil affront... D'ailleurs, je ne t'ai pas trompé... je t'ai dit : Nous serons entre amis, en famille.

LOPE.

Je ne connais personne, je ne veux voir personne, tu le sais bien... Viens, ma fille!

INÈS, *à Montalvan.*

Qu'avez-vous fait?

LOPE.

Je ne resterai pas un instant de plus!

MONTALVAN, *se plaçant devant lui.*

Tu resteras!... A la fin, je serai aussi entêté que toi!... Ces deux couverts ne sont pas de trop... oui, j'attends quelqu'un.

LOPE, *éclatant.*

Ah!... et qui donc?... qui donc attends-tu?..

La porte du fond s'ouvre.

UN VALET, *annonçant.*

M. Maurice Dirken.

Il sort.

INÈS, *à part.*

Lui!

LOPE, *s'écriant.*

Maurice Dirken!

INÈS, *défaillant.*

Mon Dieu!...

LOPE, *haletant.*

Ah! qu'il ne vienne pas!... qu'il ne s'offre pas à ma vue, le misérable!

SCENE IV.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE, *paraissant.*

Me voici pourtant!

LOPE, *faisant un mouvement pour s'élancer.*

Ah!

Il est contenu par Inès et Montalvan.

INÈS.

Mon père!...

LOPE, *se débattant.*

Une pareille trahison!... mais c'est Dieu qui te l'a inspiré, Montalvan... Dieu, qui veut que je me vengeai (*A Maurice.*) Je ne te cherchais pas, infâme!... je ne voulais pas de ton sang... mais puisque tu me l'apportes... merci!... merci!

MAURICE, *avec calme.*

Après que vous m'aurez entendu, señor, vous le répandrez, si tel est encore votre désir.

LOPE, *hors de lui.*

A l'instant même!

MONTALVAN.

Voyons, calme-toi, et écoute.

LOPE, *violemment.*

Rien!... une telle audace!

Il marche agité.

MONTALVAN, *bas à Maurice.*

Il se consulte.

LOPE, *qui a gagné le fond, et s'écriant.*

Tu es venu me braver, Maurice Dirken!... nous ne tarderons pas à nous revoir!

Il s'élance et disparaît par le fond.

SCENE V.

MONTALVAN, MAURICE, INÈS, *puis* MANUEL.

Ils ont fait un pas pour s'opposer à la sortie de Lope; puis ils demeurent anéantis.

MONTALVAN.

Eh bien! il nous échappe... Diable d'homme, va!..

MAURICE, *désespéré.*

Refuser de m'entendre !

INÈS, *pleurant dans le sein de Montalvan.*

Ah ! mon ami !... mais qui peut l'animer à ce point contre Maurice ?... pourquoi ces transports à sa seule vue ?

MONTALVAN, *les yeux au ciel.*

Pourquoi !...

MAURICE.

Oui ?...

INÈS, *continuant.*

Sa tendre affection pour moi prouve qu'il ignore notre faute.

MONTALVAN, *prenant les mains d'Inès.*

Ah ! si tu savais, pauvre enfant !... si tu savais à quel prix un ange te sauva de sa fureur ! quel sacrifice désarma sa main !

INÈS, *vivement.*

Vous voulez parler de ma mère ?

La porte du fond s'ouvre brusquement devant Manuel.

MONTALVAN, *vivement.*

Qu'y a-t-il ?

MANUEL, *de la porte.*

Le señor Lope demande sa fille, et veut vous parler à l'instant.

MONTALVAN.

Me parler ?...

MAURICE.

Où est-il ?

MANUEL.

Au fond du jardin. (*A Montalvan.*) Mais hâtez-vous, car il menace de revenir si vous n'allez aussitôt le rejoindre avec la señorita.

MONTALVAN.

Ne le faisons pas attendre. (*A Manuel.*) Suis-nous. (*A Maurice.*) Ne vous éloignez pas, mon ami.

Il entraîne précipitamment Inès par le fond ; Manuel les suit. En même temps que la porte du fond se referme, s'ouvre violemment la fenêtre basse ; Lope se jette en scène.

SCENE VI.

LOPE, MAURICE, *puis* MONTALVAN, MANUEL *et* INÈS.

MAURICE, *reculant à sa vue.*

Lui !... que signifie ?...

Lope, après avoir fermé et verrouillé la fenêtre en dedans, court en faire autant à la porte du fond.

LOPE, *s'avançant sur Maurice.*

Cela signifie, misérable, que j'ai trompé Manuel... que le traître Montalvan est tombé dans le piége... cela signifie que, pendant qu'il court me chercher à l'extrémité du jardin, je te tiens ici, seul à seul, entre ces quatre murailles, d'où l'un de nous deux ne sortira pas vivant !

MAURICE.

Au nom du ciel ! écoutez-moi !

LOPE.

Allons, beau séducteur !... l'épée hors du fourreau !

MAURICE.

Plutôt la briser mille fois, que de la tourner contre vous !

LOPE, *menaçant.*

Es-tu donc aussi lâche qu'infâme ?

MAURICE, *suppliant.*

Oh ! par pitié ! ne m'insultez pas !

LOPE, *s'écriant.*

Mais je ne fais que cela depuis une heure !... L'épée en main donc !... (*courant à son épée*) et à nous deux !

MONTALVAN.

A nous trois !... (*Suivi d'Inès et de Manuel, il s'est jeté en scène par la petite porte de droite.*) Et bas les armes !

Arrivé en fauteuil en même temps que Lope, il s'est emparé de l'épée, qu'il passe à Manuel.

INÈS, *tenant Lope embrassé.*

Mon père !...

MONTALVAN.

Ah ! c'est comme cela que tu fais promener les amis !

INÈS, *à Lope et suppliante.*

Pitié !...

LOPE.

Eh bien ! oui !... oui !... je l'épargnerai !... mais laissez-moi partir !... Viens, Inès !... Allons, faites place !

MONTALVAN, *lui barrant le chemin.*

Non pas, s'il te plaît !

LOPE.

Oh ! alors !... vous répondrez devant Dieu de ce qui va se passer !... Encore une fois, place !...

MAURICE, *avec calme.*

Vous ne sortirez pas, señor, avant de m'avoir entendu... Libre à vous après cela de me maudire, de me frapper de me tuer... je ne me défendrai pas.

Lope s'arrête.

INÈS, *à part, et défaillant.*

Je me meurs !

MONTALVAN, *bas à Inès.*

Chère enfant, du courage... soyez forte... je veille sur vous.

Pendant ces deux répliques, Lope, comme vaincu par le sang-froid de Maurice, a descendu la scène ; il gagne ainsi la table et se laisse tomber sur un siége.

LOPE, *avec une rage concentrée.*

Puisque me voilà votre prisonnier, puisque je suis forcé de vous entendre... voyons, que peut avoir à me dire M. Maurice Dirken ?...

MAURICE.

J'ai à vous dire, señor, que j'ai commis une grande faute.

INÈS, *à demi-voix.*

Ah! monsieur, par grâce, par pitié!

MAURICE, *continuant.*

J'ai à vous dire encore que cette faute... que je vous supplie de me pardonner... aujourd'hui je puis et je veux la réparer.

LOPE, *avec ironie.*

La réparer, dites-vous?

MAURICE.

Oui, señor, la réparer... je suis libre!

INÈS.

Libre!

MONTALVAN

C'est-à-dire veuf!... tout ce qu'il y a de plus veuf!... puisque sa femme est morte.

LOPE.

Et que m'importe, à moi?... Finissons-en, monsieur: qu'êtes-vous venu chercher ici?... que me voulez-vous?... que demandez-vous?

MAURICE, *d'une voix ferme.*

Je viens, señor, réclamer ma femme... et mon enfant!

INÈS.

Ah!

Elle se couvre le visage, Montalvan la soutient.

LOPE, *incertain et lentement.*

Sa femme!... son enfant!

Pendant cette réplique de Lope, Montalvan a conduit Inès, demi-mourante, jusqu'à son père.

INÈS, *tombant à genoux.*

Grâce!... grâce, mon père!

LOPE, *se dressant et menaçant.*

Ah! c'était donc toi, malheureuse?... c'était donc toi?... (*Effroi d'Inée, que Maurice éloigne vivement. Lope s'est arrêté, le bras levé; le désespoir fait place à la fureur.*) Ah!... (*Il tombe dans les bras de Montalvan et pleure dans son sein; puis s'en détache tout-à-coup.*) Mais alors que me disait-elle donc elle?... Paula?... que cet enfant... O mon Dieu!... mon Dieu!

INÈS, *avec explosion.*

Ah! je comprends tout maintenant!... oui, ma sainte et bonne mère, je comprends tout ce que tu as fait pour moi!

MONTALVAN.

Il n'y a que Dieu pour récompenser dignement d'un tel sacrifice!

INÈS, *avec énergie.*

Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je sais ma mère noble et généreuse... et vous seul, mon père, vous seul avez pu la méconnaître!

LOPE, *troublé.*

La méconnaître... Mais tu sais donc...?

INÈS.

Tout, mon père.... je sais que pour vous, pour moi, elle s'est volontairement immolée!... je sais que, pour nous sauver l'honneur, elle a eu la force de se passer de votre estime, de votre amour, elle est si pure!

LOPE, *haletant.*

Pour me sauver l'honneur?

INÈS, *avec élan.*

Ah! pardonnez-moi, mon père!... je vous aime toujours!... mais je défends ma mère!

MONTALVAN, *avec feu.*

Oui, celle que tu as accusée eut l'héroïque courage de se dépouiller à tes yeux de son titre d'honnête femme, et cela pour racheter une faute de ta jeunesse.

LOPE, *tremblant.*

Une faute!

MONTALVAN.

Oui, une lettre de change qui devait te perdre!

LOPE, *reculant épouvanté.*

Une lettre de change!

MONTALVAN, *continuant.*

Restée entre les mains de Gaëtan Linarès.

LOPE, *s'écriant.*

Honte et désespoir!... Mon Dieu! vingt ans de repentir n'ont donc pu me faire trouver grâce devant vous?... Mais ce que je viens d'entendre... quoi?... Paula?... innocente, elle se laissait accuser?... elle payait le silence d'un lâche du malheur de toute sa vie?... pour épargner la rougeur à mon front, elle se résignait à vivre méprisée?...

MONTALVAN.

Oui, oui!

LOPE.

Oh! mais alors je suis un monstre, un infâme!... mais lorsque pour moi elle acceptait le martyre, chacune de mes pensées était un outrage, chacune de mes paroles était un crime... Oh! je te vengerai, courageuse victime, je te vengerai!... mais c'est à ses pieds que je veux expirer dans les remords!... (*Hors de lui.*) Conduisez-moi!... où est-elle? où est-elle?

MONTALVAN, *qui a été chercher Paula.*

Dans tes bras!... dans tes bras!

LOPE, *s'écriant.*

Paula!... (*Il va tomber dans ses bras et s'arrête.*) Mais non... ma place n'est pas sur ton cœur... (*tombant à genoux*) laisse-moi t'adorer comme une sainte!

MONTALVAN, *s'écriant.*

A la bonne heure donc!

PAULA, *défaillant.*

Un pareil moment...

LOPE, *à genoux.*

Tout mon sang, Paula!... tout mon sang en échange de ton pardon!

PAULA.

Non... la grâce de notre fille.

LOPE.

Ah!

Ils sont aux bras l'un de l'autre.

INÈS, *s'avançant le regard baissé.*

Mon père!

LOPE, *l'attirant sur son cœur.*

Mon Inès!... (*Tendant la main à Maurice.*) Mon fils!... (*A Paula, qui lui présente une lettre ouverte.*) Cette lettre?...

PAULA.

Ma justification.

Lope déchire la lettre sans la lire.

MANUEL, *qui s'est approché de Lope, à mi-voix.*

Quand je vous disais qu'on pardonne toujours à son enfant!

MONTALVAN.

Eh bien!... y avait-il trop de cinq couverts?

Pendant ce temps, Paula, qui a gagné la table, brûle la lettre de change à une bougie: Lope la remercie du regard. Maurice est aux pieds d'Inès. Tableau.

76781

FIN.

Inventaire 1622

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, Rue Saint-Louis, 46, au Marais.